U d'/of OTTAWA
39003003960787

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/leshoules00beau

520-R-894

LES HOULES

DEC 1 3 1972

EDOUARD BEAUFILS

Les Houles

Tendebantque manus ripæ ulterioris amore.

VIRGILE.

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

—

M DCCC XCIV

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DU MÊME AUTEUR

—

Les Chrysanthèmes, poésies.

La Neige du Kreisker, conte de Noël.

EN PRÉPARATION

La Symphonie de l'Amour, poèmes.

La Confession d'un Triste, roman.

*
* *

Pour ceux que l'idéal tourmente et qu'inquiète
La chair triste, ce livre inquiet fut écrit :
Au miroir du vers s'y reflète,
Emois de cœur, désirs des sens, troubles d'esprit,
La triple angoisse du poète.

DÉPARTS

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là bas vivre ensemble.

Charles BAUDELAIRE.

Fuir ! Là bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux...

Stéphane MALLARMÉ.

Partir, c'est mourir un peu.

Edmond HARAUCOURT.

I.

Les Houles

A la pointe du Raz, par un grand coup de vent,
Je vis, s'échevelant au loin, cavales soûles,
Dans le galop sans fin de leur course en avant,
Venir de l'Atlantique illimité les Houles.

Le vent d'ouest, vers le cap tranquille et les bravant,
Avec un bruit semblable à la clameur des foules,
Précipitait leur masse énorme, l'enlevant
Au dessus de la côte où s'entr'ouvraient des goules.

Les cœurs tumultueux sont pareils à la mer :
Qu'il vente de l'Amour ou du Rêve, qu'il vente
De l'Idéal ou du Désir, le souffle amer

Les emporte au dessus de la Vie, en tourmente,
Et mêmes sont les bonds et même la fureur
Des Houles de la mer et des Houles du cœur.

II.

Départ

Navita sed tristis nunc hos, nunc accipit illos.
VIRGILE.

Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Stéphane MALLARMÉ.

C'EST un soir tout fleuri d'étoiles et de lune ;
La mer sommeille et chante en sommeillant ; la dune
Au loin serpente avec des courbes sur l'azur ;
Dans le port, au vent frais de la nuit qui le roule,
Un grand steamer prêt à s'élancer d'un vol sûr
Vers les pays lointains cachés dans le futur,
Rêve au balancement rythmique de la houle.

La mer sommeille et chante en sommeillant. Des sons
De cloche ont évoqué de suprêmes frissons,
Et c'est l'adieu qui chante on ne sait ou qui pleure
Du grand steamer qui va s'enfoncer dans la nuit.
Des passagers sont là, s'embarquant. Voici l'heure,
Pour les Tristes, d'aller vers une aube meilleure
Suivre un profil perdu de bonheur qui s'enfuit.

Au loin serpente avec des courbes sur les vagues
Le feu d'un phare au fond des flous d'horizons vagues ;
Et bientôt, par delà le môle, loin du port,
Le steamer, orgueilleux des fanaux qu'on allume
Là haut dans la mâture, en bas à chaque bord,
Vers les mystérieux soleils pâles du Nord,
Dardera ses yeux rouge et vert, perceurs de brume.

Dans le port, au vent frais de la nuit, calme et doux,
Si frêles que l'on fléchirait les deux genoux
Pour leur offrir des lys aux soirs des beaux dimanches,
Et flottant comme en songe au dessus de la mer,
Onduleuse hantise aux plis des robes blanches,
Des femmes ont franchi la passerelle en planches
Et sont debout sur la dunette du steamer.

Le grand steamer qui va partir halète et fume,
Et je sens que mon cœur se gonfle d'amertume,

Car ces femmes en blanc dont se meurt le contour,
C'est l'amour qui s'en va peut-être... Je frissonne !
O pauvre que tu es avec ton ennui lourd,
Ecoute bien, peut-être est ce un appel d'amour,
Ce dernier tintement de la cloche qui sonne !

Vers les soleils du Nord le steamer est parti,
Et dans mon cœur un glas d'amour a retenti,
Et je revois là bas les frêles passagères,
Si blanches comme un vol fuyant de blancs espoirs,
Si languides parmi les étoffes légères,
Faisant jouer de leurs petites mains si chères,
Indolemment, l'adieu qui navre des mouchoirs.

Rêve au balancement rythmique de la houle,
Rêve et toujours refais ton rêve qui s'écroule,
O cœur ! sache espérer encor ; si l'amour part
Au monotone chant des marins dans la hune,
C'est qu'il est d'autres cœurs qui souffrent quelque part :
Prie afin que l'amour ne vienne pas trop tard,
Par un soir tout fleuri d'étoiles et de lune !

III.

Le Vapeur

En escrivant ceste parolle,
A peu que le cueur ne me fend.
VILLON.

I.

J'AI suivi la route, la même
Où, toute blonde je te vis,
Rayonnante comme un poème,
Apparaître à mes yeux ravis.

Je te fus l'étranger qu'on frôle ;
Tu me regardas en passant,
Et ramenas sur ton épaule
Ta pelisse couleur de sang.

J'eus dans la gorge comme un râle
A te contempler d'aussi près,
Et si tu m'avais vu si pâle,
Peut-être que tu m'aimerais !

Hélas ! Pourquoi t'en être allée,
O jeune fille que j'aimais ?
Tu m'as fait l'âme désolée
D'un deuil que je porte à jamais.

Le même souvenir surnage,
Toujours précis, toujours amer....
J'ai refait le pèlerinage
Sous le même soleil d'hiver.

II.

Ce soir, sous le grand ciel dormant,
Comme sorti de quelque tombe
Un cri d'appel, étrangement,
Monte dans la brume qui tombe.

Ce cri ravive mon désir
Tandis que j'écoute les heures :
C'est un vapeur qui va partir
Pour le pays où tu demeures.

Quand l'aube éclairera mon front
De son ironique sourire,
Les passagers respireront
L'air que ta poitrine respire !

Eux aussi pensent à demain,
Car il en est à qui, peut-être,
Tu feras signe de la main,
En te montrant à ta fenêtre.

Oh ! ce soir, guettant l'horizon,
Si tu rêvais, à la mer haute,
Au fiancé que ta maison,
Demain, recevra comme un hôte !

III.

Ce doit être un cottage blanc,
Environné de grandes serres
Où des lianes s'enroulant
Décrivent des courbes légères.

Le cottage sourit au fond ;
Toutes les portes sont ouvertes ;
On entend seul le bruit que font
Les oiseaux dans les branches vertes.

La vérandah, discrètement,
Abrite la marche où tu poses,
Dans un froufrou d'ailes charmant,
Tes pieds chaussés de mules roses.

Un ruisseau dont le calme endort
Argente le vert des prairies,
Et de hautains cygnes du nord
Y promènent leurs songeries.

Et, le soir, sous les peupliers,
Quand tu vas cueillir des pervenches,
Les nobles cygnes familiers
Viennent manger dans tes mains blanches.

IV.

Ta chambre est ouverte au midi
Sous des floraisons de glycines
Où tu vas, d'un geste hardi,
Cueillir des fleurs que tu dessines.

Ton profil, adorablement,
Dans les grappes de fleurs se joue,
Et c'est comme un encadrement
De fleurs qui fleurissent ta joue.

De ton lit, quand le temps est clair,
Vers le large, au delà des grèves,
Avec les barques sur la mer
Tu laisses s'envoler tes rêves.

Et quand, les yeux las de sommeil,
Tu peignes tes tresses profondes,
Il semble que dans du soleil
S'épanchent des rivières blondes

Où tes mains blanches vont nageant,
Toutes pareilles aux beaux cygnes
Dont la troupe aux frissons d'argent
Obéit à tes moindres signes.

V.

Toute pâle, l'air abattu,
Au bord de l'eau tu t'es assise...
Jeune fille, à quoi penses tu,
Ce soir, dans la brume indécise ?

As tu perdu le souvenir,
En ton âme encore ingénue,
Du fiancé qui doit venir
Sous les arbres de l'avenue ?

Pourquoi donc, dans ton regard pur,
Une souffrance qui persiste,
Comme un nuage sur l'azur,
Met elle un vague reflet triste ?

Tu rejettes sur le gazon,
Avec un plissement de lèvre,
Le doux poème où Tennyson
A chanté la reine Genèvre.

Qu'importent les rêves anciens
Que voulut vivre le poète ?
Jeune fille, tu te souviens
D'un souvenir qui t'inquiète !

VI.

C'est quelque chose d'incertain
Comme un sourire d'âme lasse,
Un vol fuyant de rêve éteint
Qui va, qui revient et qui passe ;

Un refrain de vieille chanson,
Très lente et douce et monotone
Comme un passage de frisson
Dans les feuilles couleur d'automne.

Cela vient de très loin, d'antan,
Plaintif, et pleure dans la bise,
Et ride les eaux de l'étang
Au bord duquel tu t'es assise.

Et tu regardes vers la mer,
Jeune fille, plus assombrie
A mesure que plus amer
En ton être un souvenir crie.

Puis tu retournes à pas lents
Vers la charmille où tu médites,
Par les crépuscules dolents,
Dans la saison des clématites !

VII.

A ta fenêtre, dans la nuit....
Un froid te glisse au long des moëlles
A suivre un profil qui s'enfuit,
Confusément, sous les étoiles.

L'obsession toujours grandit,
Et voici des frissons de fièvre ;
Et le mot que tu n'as pas dit,
Maintenant, te vient sur la lèvre.

Et là bas, là bas, tu revois
Le soir de jadis et la brume,
Et le jeune homme dont la voix
Etait empreinte d'amertume.

Vers la grève, tout près, au bord
De la dune où bat la mer haute,
Un cri triste comme la mort,
Dans le silence de la côte,

Jusqu'à toi vient de retentir....
O jeune fille, écoute et pleure :
C'est un vapeur qui va partir
Pour le pays où je demeure !

IV.

La lune incendiait le grand boulevard blanc ;
Un souffle las comme un râle de poitrinaire
Jouait un peu parmi le feuillage tremblant.

Là haut, des fleurs neigeaient dans le frisson lunaire,
Des fleurs d'acacias dont se poudrait l'azur,
Coquettement, pour quelque fête imaginaire.

Les étoiles pâmaient leur nonchalance sur
Le mol oreiller bleu d'alcôves idéales,
Et si mélancolique était le soir et pur,

Et l'air se parfumait d'odeurs si liliales,
On ne sait d'où venant aux souffles argentés
Par les chemins tendus de grâces nuptiales,

Que l'on rêvait en ce silence des étés,
De la mystérieuse et lointaine agonie
D'une pâle forêt de lys désenchantés.

Or, à cette heure exquise où l'âme communie
Avec l'âme des soirs ineffablement doux,
Et sent passer l'amour comme une Epiphanie

Au vol exaspérant de grands papillons roux,
Nous marchions tous les deux sans rien oser nous dire,
Car d'autres étaient là, qui marchaient près de nous.

Et les autres causaient et c'était un martyre
De marcher côte à côte, en nous frôlant ainsi,
Sans pouvoir seulement échanger un sourire.

Nos âmes s'attristaient encore de ceci
Que l'un de nous devait, à l'aurore suivante,
S'en aller pour toujours peut-être, et le souci

De ce départ planait ainsi qu'une épouvante
Sur nous, dans la clarté nocturne du chemin
Que les feuilles troublaient de leur ombre mouvante.

Et je ne pus serrer votre main dans ma main,
Et d'un ciel inconnu de moi, chère adorée,
Vous suivites la route, hélas ! le lendemain !

Si vous vous rappelez cette ultime soirée,
Et combien douloureuse elle fut, je ne sais ?
Moi, je ne l'oublierai jamais et je me crée,

Ce soir, au rythme égal et lent de ces tercets,
Un soir pareil au soir où nous nous attristâmes,
Et tout au fond du souvenir je revois ces

Etoiles qui piquaient leurs innombrables flammes
Aux vastes profondeurs du ciel étincelant,
Et, parmi le silence où se causaient nos âmes,

Là bas, là bas, sans fin, le grand boulevard blanc
Que la lune, pour quelque fête imaginaire,
Eclairait à travers le feuillage tremblant,

Et les fleurs qui neigeaient dans le frisson lunaire.

V.

Ad faces

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
Paul VERLAINE.

L'HEURE tombe lente et grise
Où les soirs sont confidents
Du pauvre cœur qui se brise
A se voir vivre en dedans.

La tristesse m'enveloppe
Du suaire vespéral
Dont le rêve misanthrope
Aime à recouvrir son mal.

La chambre est petite et basse ;
Des rideaux aux froncis lourds
Descend vers mon âme lasse
La caresse du velours.

Une indécision flotte
Sur les désirs assoupis,
Et quelque chose sanglotte
Au creux souple des tapis.

Remémorante du leurre
A l'âme éprise d'azur,
On dirait qu'une voix pleure
Dans les flous du clair obscur.

L'obscurité m'enlinceule,
Et mon âme a peur un peu
De se sentir toute seule,
Toute seule auprès du feu.

Et j'évoque mes vieux rêves,
Mes vieux rêves tous éteints,
Dans la brume où tu t'élèves,
Glas des souvenirs lointains.

Et tandis que grandit l'ombre,
Par instants, une lueur
Eclaire mon âme sombre
D'un reflet intérieur.

Je revois toutes les choses,
Les choses de mon passé,
Auxquelles, au temps des roses,
Mon cœur était fiancé.

Des rires pleins d'étincelles
Jaillissent au mois de Mai
D'entre les lèvres de celles
Qui ne m'ont jamais aimé.

Je revois des profils vagues
Sous des branches de jasmins,
Et des mains qu'au bord des vagues
Je tenais entre mes mains.

Chevelures toutes pleines
De jeunesse et de soleil,
Aurore des fronts, haleines
Qui parfumiez mon sommeil ;

Chevelures vagabondes
Que j'aimais parmi l'azur,
Parce que vous étiez blondes
Et que mon cœur était pur ;

O voix, douces voix câlines
Qui me chantiez, chères voix,
Des romances cristallines
Sur les thèmes d'autrefois,

Las ! qu'êtes vous devenues ?
A quel vent déroulez vous,
Chevelures ingénues,
A quel vent, vos frissons roux ?

Et vous, voix des jeunes filles,
Voix fraîches des fins gosiers,
Où sont envolés les trilles
De vos chants extasiés ?

Las ! Les roses mortes toutes,
Roses de l'été défunt,
Ont jonché les grandes routes
De pétales sans parfum !

Et voici l'hiver, la pluie
Monotone qu'on entend,
Sur la ville qui s'ennuie,
Tomber comme en sanglottant,

A cette heure lente et grise
Où les soirs sont confidents
Du pauvre cœur qui se brise,
A se voir vivre en dedans.

VI.

Ton mouchoir

J'ÉTAIS las ; je n'avais dormi qu'une heure à peine ;
Je suis monté dans le premier wagon venu,
Avec la peur dont mon âme était pleine
Qu'il n'y montât quelque inconnu.

Personne n'est entré. J'ai fermé la portière
Et, dans un angle, rideaux bas, me suis blotti
Comme en un coin perdu de cimetière,
Et le train est parti.

Alors, sur ces coussins fanés, souillés sans doute,
Où d'autres plus heureux joignirent leurs yeux clos,
J'ai laissé follement mon âme toute
S'épancher en de lourds sanglots.

Et voulant assouvir cette soif qui m'altère,
Et pour, en respirant sur mes lèvres en feu
L'odeur, la bonne odeur qui t'est si chère,
Te respirer un peu ;

J'ai pris ton fin mouchoir de batiste et, farouche,
N'en pouvant plus de rage amoureuse, étouffant,
J'ai mordu dans la toile, à pleine bouche,
Ainsi que ferait un enfant.

Tel je suis demeuré tout le temps du voyage,
Ne voulant rien entendre et ne voulant rien voir,
Ne me plaisant dans mon enfantillage,
Qu'à mordre ton mouchoir.

Le voyage fini, quand j'ai rouvert les lèvres
Et détendu l'effort de mes membres ardents,
La toile dont j'avais mâté mes fièvres
Portait la marque de mes dents,

Mais elle n'avait plus sa grâce parfumée
Comme jadis, et je sentais, o doux émoi !
Toute ta chère odeur, ma bien aimée,
S'épanouir en moi !

VII.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses.

Charles Baudelaire.

Comment t'appelais tu, femme, et d'où venais tu ?
Qu'importe ? Les beaux yeux n'ont pas besoin d'histoire,
Et n'est ce pas qu'il a toujours suffi de croire
A la seule beauté pour croire à la vertu.

Ce que je sais de toi, c'est qu'un soir, sous les lustres
D'une fête où valsaient des couples galamment,
Vers moi je vis surgir comme en enchantement,
Dans toute leur splendeur tes épaules illustres.

Ta taille svelte au vent chanteur des violons
Ondulant avec des souplesses de liane,
Lente et faisant songer à quelque Viviane
Par la perversité de tes mouvements longs ;

Tes yeux vagues sous les paupières entr'ouvertes
Noyant, grâce à des jeux savants d'ombre et de jour,
Sans qu'on sût s'ils étaient de haine ou bien d'amour,
De grands rêves lointains dans leurs profondeurs vertes ;

Ta robe, verte aussi, d'un vert de mer changeant,
Moulant ainsi la grâce frêle de tes hanches,
Que tu semblais, avec son semis de fleurs blanches,
Une algue où de l'écume eût fleuri de l'argent ;

Telle tu m'apparus dans ta beauté divine,
Sous les lustres moins clairs que tes fins cheveux blonds,
Si merveilleuse alors de la nuque aux talons
Que je crus que mon cœur sombrait dans ma poitrine.

Et sans paraître te douter de mon émoi,
Simplement, comme on fait un geste ou comme on lance
Un mot banal après un instant de silence,
Avec calme tu vins t'asseoir auprès de moi.

*
* *

Derrière nous s'ouvrait une large fenêtre,
Dans un encadrement d'arbustes et de fleurs
Dont la fraîcheur et les parfums et les couleurs
Au vent nocturne allaient renaître.

D'en bas, des grands jardins profonds baignés d'air bleu
Où la lune, à travers le dessin noir des arbres,
Ruisselait en torrents de nacre dans les marbres
Où des jets d'eau pleuraient un peu ;

Du parc mystérieux où, repliant leur tige,
Des fleurs de rêve et de poison semblaient dormir,
D'autres parfums vers nous qui nous sentions frémir
Montaient encor dans un vertige.

Et tandis que passaient des couples tour à tour,
Emportés dans le rythme échevelé des danses,
Nous nous fîmes, sais tu, d'étranges confidences
Sur la tristesse de l'amour.

De ton corps d'Aphrodite et de ta beauté mûre
Me venait un désir plus fort à chaque instant ;
Tu m'étais comme un fruit savoureux et tentant
A la chair délicate et sûre,

Un fruit d'automne pâle et de jardin perdu
Où, quand l'ombre a noyé les formes qu'on devine,
Voluptueusement, dans une heure divine,
Mes dents d'éphèbe auraient mordu !

Nul trouble ne hantait la ligne de tes lèvres ;
Je ne sais si c'était pitié, femme, ou mépris,
Mais à te contempler d'aussi près je compris
Que tes regards donnaient les fièvres.

Et chacun d'eux, dans mon pauvre cœur mal fermé
Rouvrant comme à plaisir d'anciennes cicatrices,
En toi je sentis vivre, au gré de tes caprices,
Toutes les femmes que j'aimai.

*
* *

Je revois cette fin de bal. Le matin rose
Aux épaules du ciel mettait un manteau clair,
Et la rosée au cœur ému de chaque rose
Fleurissait maintenant dans la fraîcheur de l'air.

Les jardins sillonnés par des vols d'hirondelles
Déployaient sous nos yeux emplis de visions
Leur immensité verte où naissaient des bruits d'ailes,
Et près de la fenêtre ouverte nous causions.

Alors je te serrai dans mes bras, ô délice !
Comme pour éloigner, s'il se pouvait, un peu,
Le fatal, le tragique et douloureux calice
Qu'à nos lèvres d'amants allait tendre l'adieu.

Puis, furieusement, mes bras qui t'avaient ceinte
Enlacèrent ta taille au point de la briser,
Et l'instant que dura cette suprême étreinte,
J'eus le temps de te boire toute en un baiser !

VIII.

Peines d'automne

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose.
Charles Baudelaire.

I.

Comme la nuit tombait un peu,
Hier, quand je vous eus quittée,
L'heure qui suivit notre adieu
De ténèbres fut attristée.

Je m'en allai par des chemins
Où des arbres aux feuilles jaunes
Tendaient vers moi comme des mains
Pour d'énigmatiques aumônes.

Le ciel était comme un linceul
Dont s'enveloppait ma détresse,
Et tandis que je marchais seul,
Songeant à vous, ô ma maîtresse,

Pleurant la clarté de vos yeux
Qui m'eût illuminé la route,
Pleurant vos lèvres, vos cheveux,
Vos sourires, vous pleurant toute,

J'eus peur, j'eus peur jusqu'à l'effroi,
Non de la nuit que je réclame
En mes heures de désarroi,
Mais de la nuit de ma pauvre âme.

II.

J'ai fui la ville ce matin
Pour m'en aller devers l'automne,
Ouïr le lamento lointain
Du vent d'octobre monotone.

Par les chemins silencieux
Où s'éplorait l'âme des roses,
J'ai pu, chère, vous songer mieux
Au milieu du songe des choses.

C'est de vous, maîtresse, de vous
Dont le front parfois se courrouce,
Que m'ont parlé les arbres roux,
Couleur de vos cheveux, ô rousse.

C'est à vos yeux où je suis pris
Pour leurs tendresses maternelles,
Que m'a fait rêver le ciel gris,
Couleur du gris de vos prunelles.

Plus tard, à l'heure du retour,
Le soir descendit pour me dire,
— Le soir dolent, couleur d'amour, —
La couleur de votre sourire.

III.

Que diras tu ce soir, pauvre âme solitaire ?
Que diras tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refleuri ?

Ch. Baudelaire.

Vous le rappelez vous encor,
Ce doux sonnet de Baudelaire,
Que me chantait votre voix d'or,
Un soir que j'avais su vous plaire.

Cela fut au dernier été :
Maintenant, c'est la saison triste,
Et de vous qui m'avez quitté
Plus rien qu'un souvenir subsiste.

Que vous dirai je aussi, ce soir,
Sinon que mon cœur se rappelle
La douceur de votre pouvoir,
Très chère, très bonne et très belle ?

Sous ma lampe, volets fermés,
Je relis les vers, chère enfuie,
Du poète que vous aimez,
Au bruit du vent et de la pluie.

Et je sanglotte, en même temps,
Très chère, très belle et très bonne,
Qu'au dehors, dans la nuit, j'entends
Tomber les larmes de l'automne.

IV.

Amie aux yeux changeants, si doux,
De par l'automnal diadème
Que font vos nobles cheveux roux,
Vous êtes un beau chrysanthème.

Un beau chrysanthème onduleux
Dont penche la corolle, éclose
Par un soir d'octobre frileux,
Au pays gris de la névrose.

Vos cheveux roux, vos cheveux d'or
Ont la fauve couleur, amie,
Des fins pétales où s'endort
L'âme même de l'anémie.

Ils en ont l'échevellement
Et la grâce étrange et perverse
Quand sur votre front, follement,
Ils s'ébouriffent en averse.

Et, de même que cette fleur
Dont le charme languide étonne,
Vous fleurissez de la langueur,
Amie, en votre âme d'automne.

CHANSONS DE BORD

Enfant blonde, là bas, dont le cœur a frémi,
Toi qui sais les chansons du pâtre et qui les aimes,
Apprends donc les chansons qu'un ami,
Doucement, va te chanter en ces poèmes.

Louis TIERCELIN.

.....Tel un mousse qui songe aux lointaines escales
Où les femmes avaient d'étranges regards fous.....

Frissonnante encor des baisers de l'onde
Et des brouillards bleus du soir émergeant,
Quand la lune au ciel montait toute ronde,
Merveilleuse fleur d'or pâle et d'argent...

E. B.

I.

Pour Louis Tiercelin.

Quand je menai vers toi la fête de mes vers,
Maître, c'était le temps qui voit saigner les roses ;
La jeune aube riait sur le vieil univers,
Et mon cœur ignorait le vil souci des proses
Quand je menai vers toi la fête de mes vers.

Je m'étais égaré dans la forêt chantante
Des mètres indécis et des rythmes confus,
Et, comme un voyageur lassé que l'ombre tente,
J'allais m'étendre sous les arbres, quand tu fus
Mon guide aux longs détours de la forêt chantante.

Chargé de branches et de fleurs, je te suivis
Par un sentier, le plus fleuri que je connaisse,
Où la nature avait devant mes yeux ravis
Déroulé sa splendeur d'éternelle jeunesse,
Et tout chargé de fleurs, maître, je t'y suivis.

Comme le soir agonisait parmi les arbres,
Nous arrivâmes au seuil noble d'un palais
Dont le rouge soleil martyrisait les marbres
En les éclaboussant de ses derniers reflets,
Comme le soir agonisait parmi les arbres.

Nous entrâmes ainsi dans le palais hautain
Où, profilant leur rêve au fond de grandes salles,
Des femmes, sur un rythme étrangement lointain,
Vagues et lentes, se prosternaient en vassales,
Vers toi, maître et seigneur de ce palais hautain.

Or, près d'une fenêtre ouverte sur des cîmes
Dont la sérénité grandissait l'horizon,
Devant le soir, tous deux, maître, nous nous assîmes,
Tandis qu'éperdûment, large et vaste, un frisson
Venait par la fenêtre ouverte sur des cîmes.

Puis, maître, tu saisis une à une les fleurs
Que, tout le jour, dans la forêt j'avais cueillies,
Et, suivant une gamme exquise où les couleurs
Vibraient au gré divers de tes mélancolies,
Tu liais lentement, une à une, ces fleurs.

Et des gerbes naissaient de lilas et de roses
Entre tes doigts, dans le fantastique palais,
Et de jacinthes et de tubéreuses roses,
Et de lys au parfum d'aube que tu mêlais,
Dans le triomphe clair des lilas et des roses.

Et chaque fois ainsi que sortaient de tes mains
Ces poèmes de fleurs tout pareils aux trophées
Que l'aurore suspend aux voûtes des chemins,
Calmement tu faisais le signe aux femmes fées
De venir à genoux les prendre dans tes mains.

Symétriques avec un charme de cadences,
Nombrant leurs pas selon les rythmes souverains,
Les femmes jusqu'à l'aube enroulèrent leurs danses,
Levant les bras, cambrant les torses et les reins,
Symétriques avec un charme de cadences.

Et cependant qu'elles dansaient, tenant les fleurs
Dont l'échange incessant fleurissait leurs mains fines,
O maître, tu m'appris en mots ensorceleurs
Le secret des beaux vers et des strophes divines,
Pendant qu'elles dansaient en échangeant les fleurs.

Le lendemain, je m'en allai parmi l'aurore
Cueillir des branches et des fleurs au fond des bois,
Et dans le palais où tu m'attendais encore,
Au soir, quand je revins, j'essayai cette fois
D'engerber seul les fleurs et les branches d'aurore,

O maître, et c'est pourquoi la fête de mes vers
Aujourd'hui te salue avec des rimes roses,
Puisque, jadis, l'aube riant à l'univers,
Au temps miraculeux qui voit saigner les roses,
Je conduisis vers toi la fête de mes vers.

II.

Pour José Maria de Hérédia.

Dignum laude virum Musa vetat mori.

HORACE.

Nous te saluons, Maître, et nous te vénérons,
Hérédia, toi qui, méprisant l'art utile,
Forgeas tes hauts sonnets où le Verbe rutile,
Avec le dur marteau des maîtres forgerons.

De même, pour gagner un jour nos éperons,
Martelant le spondée et domptant le dactyle,
Nous forgeons selon toi, sur l'enclume subtile,
Une couronne ayant des rimes pour fleurons.

Et, dans le palais d'or enchanté par les Rimes,
Sous l'éclair flamboyant jailli de tes escrimes
Vers l'idéal que ta science irradia,

Les poètes iront, en longues théories,
Dévotement, mettre à ton front, Hérédia,
Le diadème saint de leurs strophes fleuries.

III.

Matin d'avril à l'Hôpital

Las du triste hôpital et de l'encens fétide
Qui monte en la blancheur banale des rideaux,
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,
Le moribond, parfois, redresse son vieux dos.

Stéphane Mallarmé.

Au dehors, c'est Avril qui chante et qui sourit ;
Au dedans, c'est le cœur qui se serre et l'esprit
Qui se trouble, au milieu de cette salle austère
Où la mort lente fait son œuvre de mystère.
L'aurore a mis partout ses longs baisers flottants ;
Des taches de soleil tombent comme un printemps

Sur le crépi des murs et la cire des planches,
Et des gaietés d'azur croulent en avalanches
Par les vitres qu'on ouvre aux rayons du ciel clair.
Une allégresse blonde est éparse dans l'air,
Il s'éveille un désir inconscient de vivre,
Et c'est comme un fardeau dont l'aube vous délivre
En ce réveil tout blanc sous le grand ciel tout bleu.
L'hiver, ayant suivi l'ombre de quelque adieu,
S'en est allé sans doute, alors que la nuit noire
Déroulait hier encor son lourd tapis de moire,
Et dans l'obscurité nul ne l'a vu partir,
Le vieil hiver saisi d'un tardif repentir.
La nature balance à la fenêtre ouverte
Un lambeau de sa robe éblouissante et verte,
Et sur les nappes de soleil, pleines d'argent,
Des frémissements verts de feuilles vont nageant.
Et tout cela vibre et reluit de transparence
Dans la salle muette où pleure la souffrance.
Des frissons printaniers courent au long des lits,
Et les malades ont levé leurs fronts pâlis,
Ayant comme une angoisse exquise de bien être,
D'ouïr chanter tout un poème à la fenêtre,
Et de voir et de voir à n'en croire leurs yeux,
Le soleil qui leur fait l'honneur d'entrer chez eux !

*
* *

Là bas, comme une fleur inclinant sa corolle,
Dans la chaude clarté dont Avril l'auréole,
Les bras hors de son lit et la tête penchée,
Toute frêle et languide une femme est couchée.
Sur ses draps blancs elle a croisé ses deux mains blanches
Afin que le soleil se glisse dans les manches,
Entre la toile rude et la chair amaigrie,
Et le soleil lui fait un bout de causerie.
Il pleut sur elle de l'aurore et de la joie ;
La toile de ses draps lui semble de la soie
Qu'elle frôle parmi cette chaleur si douce,
Et la malade ne sait plus, quand elle tousse,
Si cette toux étrange est une toux bien vraie
Et qui sorte de sa poitrine. Elle s'effraye,
Croyant que cela vient d'ailleurs, de ses voisines,
Des pauvres qui n'ont plus besoin de médecines !
Et tandis qu'elle rêve à tout ce dont la vie
Fleurira sa jeune âme encore inassouvie,
Elle agonise dans sa chair couleur d'ivoire,
Pareille au Christ jauni qui meurt sur sa croix noire,
Juste en face, dans un flot de soleil qui raye
Des noms de médecins griffonnés à la craie.

IV.

ETRANGE au front des soirs d'or et de sang fleuris,
Noir sur la pourpre au loin qui court, comme une frise,
Bordant les nimbes bleus que le couchant irise,
Le moulin dresse au ciel ses bras tors et pourris.

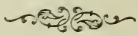
Il tourne, il tourne avec des râles et des cris :
Tels les agonisants qu'une toux sèche brise ;
Et, peinant toujours plus, ses ailes, sous la brise,
Ont des vols gigantesques de chauves souris.

Et, quoique tout branlant sous sa toiture en lattes,
Dans les soirs glorieux aux teintes écarlates
Qui cèlent des pays solaires et plus beaux,

Le moulin semble avec ses ailes toutes noires
Traîner vers le couchant de la pourpre en lambeaux,
Comme un triomphateur qui traînerait des gloires.

V.

Comme au dehors un lourd soleil chauffait la rue
Et que mes yeux étaient las de lumière crue,
J'ai fermé les volets, ayant besoin de noir,
Pour ne plus rien entendre et pour ne plus rien voir.
Et tout le jour ainsi, seul avec mes pensées,
J'ai vécu vaguement dans les choses passées,
Inerte, sans regards, sans mouvements, sans voix ;
Et ma tristesse a su, pour la première fois,
La consolation que depuis je réclame,
De l'ombre dans les yeux et de l'ombre dans l'âme.



VI.

Quand le soleil nous dit adieu,
Là bas, à l'horizon, persiste
Une dernière lueur triste
Qui fleurit d'or ou d'améthyste
La lassitude du ciel bleu.

Et dans le crépuscule il reste,
Après que l'astre s'est éteint,
Encor comme un reflet lointain,
Vague reflet de feu qui teint
Toute l'immensité céleste.

Mon âme est pareille à ces ciels
Des fins de jour mélancoliques ;
Les mêmes rougeurs symboliques
Et les mêmes rayons obliques
Traversent ses deuils éternels.

Regrets, douleurs de toutes sortes,
En sillons roses ou carmins
Y tracent les sanglants chemins
D'espérances sans lendemains
Qui se meurent ou qui sont mortes.

VII.

Avril fleurit chaque verger,
Fleurs de pommiers, abeilles blanches,
Avril fleurit chaque verger
De fleurs que l'on voit voltiger
Au bout des branches.

Il flotte dans chaque verger,
Fleurs de pommiers, abeilles blanches,
Il flotte dans chaque verger
Un parfum que l'on voit neiger
Au bout des branches.

C'est du miel dans chaque verger,
Fleurs de pommiers, abeilles blanches,
C'est du miel dans chaque verger
Qu'on voit les doux oiseaux manger
Au bout des branches.

Et c'est vous dans chaque verger,
Fleurs de pommiers, abeilles blanches,
Et c'est vous dans chaque verger
Qu'on voit faire ce miel léger
Au bout des branches.

VIII.

En amour, de toutes les grâces,
La grâce que j'aime le mieux,
C'est celle si triste des yeux,
Des yeux cernés des femmes lasses,

Dont la meurtrissure, au grand jour,
Bleuit, se précise et s'affine,
Et délicatement dessine
Un ovale où s'enclôt l'amour.

IX.

Ta main, ta main, je veux te suivre
Vers le pays bleu des baisers.
Le soleil met des tons de cuivre
Au calme des cieux apaisés.

Vers le pays bleu des baisers,
Ce soir, va s'éployer ta mante.
Au calme des cieux apaisés,
Le vague soir fleure la menthe.

Ce soir, va s'éployer ta mante ;
J'ai vu fuir tes pieds délicats.
Le vague soir fleure la menthe,
Le soir fleure les seringats.

J'ai vu fuir tes pieds délicats
Vers l'ombre où sont les en allées.
Le soir fleure les seringats
Dans la tristesse des allées.

Vers l'ombre où sont les allées,
Laisse moi te suivre..... Ta main !
Dans la tristesse des allées,
Les roses saignent leur carmin.

Laisse moi te suivre..... Ta main,
Afin que tu ne sois pas seule !
Les roses saignent leur carmin
Au fond du parc qui s'enlinceule.

Afin que tu ne sois pas seule,
Fais moi place sous ton manteau.
Au fond du parc qui s'enlinceule
La lune a frissonné sur l'eau.

Fais moi place sous ton manteau,
Je ne veux pas que ton cœur tremble.
La lune a frissonné sur l'eau,
Sur l'eau qui pleure et chante ensemble.

Je ne veux pas que ton cœur tremble,
Rassure toi. Je suis tout près.
Sur l'eau qui pleure et chante ensemble,
L'azur sourit à l'étang frais.

Rassure toi. Je suis tout près ;
Ta main, ta main... je veux te suivre.
L'azur sourit à l'étang frais
Où se meurt le soleil de cuivre !

X.

Depuis que tu m'as dit : « J'aime ta poésie ;
Sombres ou radieux, tes vers vibrent en moi,
Mon âme entière avec ton âme s'extasie,
Et mon émoi palpite et tremble à ton émoi. »

Depuis le jour en fleurs d'une extase trop brève
Où ta bouche a chanté ces paroles d'amour ;
Depuis que tu m'as dit : « Mon rêve aime ton rêve,
Avec lui je m'attriste et je ris tour à tour. »

Depuis que tu m'as dit : « Je tendrai sur ta vie
Un voile rayonnant de tranquille clarté
Où l'Idéal de ta Chimère poursuivie
Par moi se fera douce à ton rêve exalté. »

Depuis que tu m'as dit ces berceuses paroles,
Au temps que les Avrils fleurissent les buissons
Et qu'on entend parmi le trouble des corolles,
Les oiseaux gazouiller leurs premières chansons ;

Depuis, mon pauvre cœur lourd de douleurs sans bornes
N'est plus hanté par les sanglots quand vient le soir,
Et des aubes d'amour, vers les horizons mornes,
Ont surgi comme un songe où s'entr'ouvre l'Espoir.

Et ta voix reste en moi, cristalline et touchante,
Depuis cette heure où tu m'as dit que tu m'aimais,
Et tout pleure et sourit, tout frissonne et tout chante
Dans mon cœur où ton cœur se confond à jamais !

XI.

Je me souviens du béret blanc que vous portiez,
Aux soirs d'étoiles et de brises, sur les plages,
Et de l'envolement de vos cheveux volages
Par les petits chemins bordés de noisetiers.

Je me souviens aussi que vous ne vous prêtiez
Qu'avec indifférence à mes enfantillages,
Lorsque sur la falaise où sont les blancs villages,
Je dépouillais pour vous fleurir les églantiers.

Je me rappelle encor la vareuse de laine
Sous laquelle vos seins s'exaspéraient, Hélène,
Quand vous marchiez, après le bain, contre le vent...

Et voilà tout : vous étiez svelte et fraîche et rose,
Et si dans ce temps là j'ai pleuré bien souvent,
C'était je ne sais plus vraiment pour quelle cause.

XII.

Ton corps est un paradis
Dont tes lèvres sont la porte ;
Je te possède et t'emporte
Au vol des baisers hardis.

Tous les plaisirs interdits
Aux mortels me font escorte,
Lorsque j'entre au Paradis
Dont tes lèvres sont la porte.

Que nos baisers soient maudits
Ou soient bénis, peu m'importe !
Je t'aime de telle sorte
Qu'en vérité je te dis :
Ton corps est un Paradis
Dont tes lèvres sont la porte !

XIII.

Les jours de souvenir où j'évoque des yeux,
Ce sont les tiens que je revois dans ma prunelle,
Pauvre chère qui me fus bonne et maternelle,
Un soir que le désir nous rendait anxieux.

Mouillés de pleurs sous la frange des cils soyeux,
Ils furent les flambeaux d'une heure solennelle ;
Les jours de souvenir où j'évoque des yeux,
Ce sont les tiens que je revois dans ma prunelle.

Et c'est le charme doux qui se mourait en eux,
Le soir triste où l'amour nous frôla de son aile,
C'est ce charme que garde et que reflète en elle
Ma prunelle, comme un miroir mystérieux,
Les jours de souvenir où j'évoque des yeux.

XIV.

Tout un soir, en suivant un chemin
Qu'ombrageaient des berceaux de jasmin,
J'ai tenu votre main dans ma main.

Tout un soir, vous avez, bonne amante,
Tendrement maternelle et clémente,
Avec moi partagé votre mante.

Tout un soir, ainsi qu'un simple ami,
Et sans que mon désir ait frémi,
Penché sur vos genoux j'ai dormi.

Tout un soir, ô bonheur éphémère,
Me baisant au front comme une mère,
Vous avez consolé ma chimère.

Quatre soirs j'ai vécu tout cela,
Quatre soirs, bonne amante, et voilà
Que je pleure en songeant à cela.

XV.

C'est une ville triste et morte
Où seule, dans le soir glacé,
L'ombre du glorieux passé
Rôde encor devant chaque porte.

La mer l'enclôt de toutes parts ;
Elle y mire ses maisons grises,
Et se livre aux baisers des brises
Au milieu de ses hauts remparts.

Elle n'aime rien que la brume
Où sa silhouette se fond,
Et les tempêtes qui lui font
Des apothéoses d'écume.

Hormis l'éternel bruit des flots
Pleurant les choses disparues,
Rien n'y trouble la paix des rues
Que des chansons de matelots.

Et je songe, non sans tristesse,
Que vous demeurez loin, bien loin,
Car cette ville aurait besoin
Que vous en devinssiez l'hôtesse.

Il lui suffirait, un seul jour,
De vous voir venir lui sourire,
Vous vers qui tant de charme attire,
Pour savoir sourire à son tour.

XVI.

Jeux d'Ironie

I.

FIN DE SIÈCLE

Ah ! tout est bu, tout est mangé, plus rien à dire !

Paul VERLAINE.

Ce siècle tombe en décrépitude
Comme un vieillard idiot qui redevient enfant,
Et le spleen, de jour en jour, s'accroît de l'habitude,
Et d'être vieux, vrai, le cœur se fend.

Le fil usé des heures banales,
Au bout des soirs trop vécus se casse dans nos mains,
Et la chanson d'existence épèle ses finales
Vers le connu de nos lendemains.

Mon cœur ! Mon cœur ! Les portes sont closes
Dont les battants orgueilleux s'ouvraient sur l'avenir,
Et c'en est fait des espoirs, et c'en est fait des gloses
Que l'on voudrait en vain rajeunir.

Nous sommes las de tes ritournelles,
O ressouvenir moqueur des vieux airs ressassés,
Et n'osant pas davantage attrister nos prunelles,
A l'inconnu nous disons : « Assez ».

Il ne vaut pas que tu le commettes,
Mon cœur ! l'effort inutile en ces jours si dolents ;
A quoi bon ? Tout est prévu, tout, même les comètes ;
Le monde est vieux de tant de mille ans !

Toute ville est plus ou moins Sodome ;
Et, maudissant à la fois le poète et ses vers,
Le même aphorisme sort des lèvres de Prudhomme
Dont l'esprit seul n'est pas à l'envers.

Sous l'œil du gaz, cher aux Aphrodites,
Même histoire de l'amour qui soupe en cabinets,
Et la suite est très connue et se nomme redites,
Tous les bons trucs étant débinés.

Las ! mon cœur, las ! C'est bien monotone :
Il n'est plus rien de la terre au ciel, absolument,
Au soleil des étés clairs comme aux frissons d'automne,
Qui nous suggère un étonnement.

Dis moi , mon cœur ! Pour quelle Amérique,
Pour quel pays, fils bâtard du rêve et du cerveau,
Noliserons nous l'espoir fugace et chimérique
De découvrir enfin du nouveau ?

II.

CONSEILS

I.

Mon cœur, mon triste cœur, écoute bien ceci :
Voici le temps où vont s'abattre sur les plages
Les filles de seize ans aux cheveux d'or roussi.

C'est la saison de ces trop chers enfantillages
Où la Blonde veut bien que l'amoureux transi,
Comme on entend la mer au creux des coquillages,

Ecoute un peu d'amour près de son cœur aussi.
Si tes larmes, mon cœur, ont fixé des sillages
Sur les flots du désir navigués jusqu'ici,

Désapprends à toujours les douloureux voyages
Naguère nolisés vers l'amour sans merci
Des filles de seize ans dont les cœurs sont volages.

Voudrais tu pas, mon cœur, que prît fin ton souci ?

II.

Oui, je sais bien que ta candeur te rend sujet
A t'éprendre de quelque amour inopportune,
Et que si la raison, parfois, ne corrigeait

Ta disposition fréquente aux coups de lune,
Cœur naïf comme une oie et bavard comme un geai,
Tu ferais chaque jour cent bêtises pour une.

Te voilà prévenu. Quitte donc tout projet
D'aller par les beaux soirs poursuivre sur la dune
Les filles de seize ans dont l'esprit froid jugeait

Que c'est sottise à deux rêvasser à la brune.
Souviens toi de ne point refaire le trajet
Que trop souvent, hélas ! tu fis par infortune.

Tu es *schlémyl,* mon cœur, comme dit Paul Bourget.

III.

POUR

. . . . . quand la marmite
Conjugale et le pot au feu vous tenteront.

Cette nuit, tandis qu'au ciel bleu, l'une après l'une,
Les étoiles montaient par un beau clair de lune,
J'ai rêvé d'un bonheur très calme et très bourgeois,
En une ville, avec « la femme de son choix. »
Bornés comme de juste aux choses accessibles
Et terre à terre, nos désirs n'auraient pour cibles
Que ces félicités qu'on touche de la main
Et qu'on est sûr de retrouver le lendemain.

La maison serait blanche, au soleil, et petite,
Avec des murs enguirlandés de clématite.
Elle ferait le coin de quelque vieux faubourg
Où les soldats marchant derrière le tambour
Nous mettraient en passant de l'héroïsme à l'âme.
On parlerait de nous sans éloge et sans blâme,
Au hasard des propos tenus dans le quartier,
Comme on parle d'un bon ménage de rentier,
Sans pourtant faire tort aux façons déférentes
Dont on use avec ceux qui vivent de leurs rentes.
Le soir, après avoir couché les trois marmots,
La fille tout d'abord, ensuite les jumeaux,
Au coin du feu, parfois, nous ferions la causette ;
Politique ou sirop de groseille, recette
De confitures, lue au courant d'un journal,
Et tout à coup, par un baillement machinal
Surpris, nous mêlerions sous d'amples couvertures,
Mais pour le bon motif, nos deux températures.
Bonne maman viendrait nous voir à la Saint Jean,
Superbe femme encor malgré des fils d'argent,
Bien conservée, ayant en ses manières prestes
Le talent de montrer quelques anciens beaux restes.
Et quels étés charmants l'on passerait ainsi,
A la campagne, sans déboire, sans souci
Qui mette l'âme à la torture et l'embarrasse !

Après dîner, dans le jardin, sur la terrasse,
On prendrait le café tout ensemble et le frais,
Avec nos chérubins d'enfants jouant auprès,
Et belle mère alors, debout sous la charmille,
Me dirait : « Quel trésor vous êtes pour ma fille,
« Mon gendre ! L'existence est un vrai paradis
« Avec vous, et de plus en plus je m'applaudis
« De vous avoir donné cette chère mignonne ! »
Et moi que toute émotion impressionne,
Je répondrais, gonflé d'orgueil, non sans émoi :
« Vous êtes trop flatteuse et l'honneur est pour moi
« D'accompagner et de soutenir dans la vie
« Celle que votre amour maternel me confie. »
O quel tableau touchant dans sa simplicité :
A gauche, les bébés s'amusant ; du côté
Droit, sur le premier plan, belle mère attendrie,
— On pourrait en tirer toute une allégorie —
Me tendant une main qu'arroseraient mes pleurs,
Et, bénissant la vie où croissent tant de fleurs,
N'en croyant pas ses yeux de voir cette chimère
D'un gendre aux petits soins choyant sa belle mère,
Ma femme avec des yeux d'extase, dans le fond.

Et ce ne serait point si bête et si bouffon !

IV.

POUR VIVRE

Courbe toi sans murmurer devant le mal de vivre,
Puisque ton cœur a su que l'effort est vain,
Et feuillette indifférent les pages du vieux livre
Où tu liras bientôt la cause et la fin.

Ne cherche pas à scruter l'intime de ton âme
D'un regard de tristesse ou d'un œil railleur ;
Ne te connais pas toi même, et fuis ainsi ton blâme,
En t'ignorant pervers et jamais meilleur.

Sois un rêveur anoïque et maudis l'analyse ;
Ne daigne point agir, pas même vouloir :
Marche derrière le sort et que ton pas s'enlise
Aux grèves d'habitude et de nonchaloir.

Ne crois pas aux longs serments ; aime le moins possible,
Afin que tes désirs ne soient point déçus ;
Et si quelque meurtrière a pris ton cœur pour cible,
Fais ton deuil des baisers que tu n'as pas eus.

Crains surtout d'être naïf ou trop enthousiaste :
Saisis sans te hâter l'heure et le moment,
Traduis même, à la rigueur, le bon Ecclésiaste,
Et puis fume ta pipe, ironiquement !

XVII.

Sextines

I.

DANS LES NUITS

NOSTALGIQUES et doux, seuls avec leurs pensées,
Sous le rayonnement tranquille de la voûte
Où splendit la lueur des étoiles glacées,
Dans la communion des âmes fiancées,
Cherchant le même espoir parmi le même doute,
Les poètes s'en vont, lentement, sur la route.

O la longue blancheur navrante de la route !
O l'effroi de la solitude en leurs pensées !
Angoisse du silence et des nuits ! L'âme doute

Si, là haut, dans l'azur constellé de la voûte,
Ne frissonneraient pas des yeux de fiancées
Dont la tombe a couvert les paupières glacées ?

Et, dressant vers le ciel menteur leurs mains glacées
Dont l'ombre devant eux tremblotte sur la route,
En des appels lointains de vagues fiancées,
Ils clament le désir qui meurtrit leurs pensées.
Et voici que sur eux émane de la voûte
Un enveloppement où s'effondre le doute.

Plus de tristesse, plus d'angoisse, plus de doute !
Renaissez à l'espoir, pauvres âmes glacées,
Et que ce corps, sous la névrose qui le voûte,
Erige fièrement sa marche sur la route.
Là haut, quelque pensée écoute vos pensées,
Des mortes qu'à vous deux le rêve a fiancées.

Oh ! oui, planent sur vous les saintes fiancées
Que le poète exalte et dont jamais ne doute !
Ayant leur souvenir fleuri dans ses pensées,
Par les soirs douloureux et les aubes glacées,
Sans trêve il les suivra sur l'éternelle route,
Soucieux de percer l'énigme de la voûte.

Ouvre donc la splendeur sereine de ta voûte,
O ciel ! Vous, descendez vers eux, ô fiancées,
Et leur donnant la main, compagnes de la route,
Effacez à jamais les angoisses du doute,
Pour qu'avec le baiser de vos lèvres glacées,
Une paix souveraine enivre leurs pensées.

Pensée unique, ô douceur tombant de la voûte !
L'âme glacée, en ses espoirs de fiancée,
Ne doute plus du viatique de la route.

II.

DANS LES AUBES (1)

Un brouillard gris partout sur la terre apaisée
Très doucement s'estompe en de vagues lointains ;
A l'horizon que va blanchir l'aube irisée,
Une lueur, sous de longs voiles de rosée,
Se meurt comme un regard perdu d'astres éteints...
Et les poètes vont, quand naissent les matins.

(1). Les trois sextines *Dans les Aubes, Dans les Midis, Hymne du Vers*, ont été composées en collaboration avec M. Louis Tiercelin.

Ils aiment la fraîcheur candide des matins,
Remembrance mystique en leur vie apaisée
Qui retrouve l'émoi d'anciens rêves éteints ;
Et leurs pâles regards qu'attirent les lointains
Ont vu soudainement briller dans la rosée,
Arc en ciel triomphal, l'Espérance irisée.

Plus vive est la clarté dans la nue irisée,
Plus suave autour d'eux l'approche des matins.
Et voici, maintenant, les pieds dans la rosée,
Qu'ils vont sous la douceur d'une angoisse apaisée ;
En eux se fait l'oubli des boulevards lointains
Où pleure le remords des sourires éteints.

O souvenirs ressuscitant les cœurs éteints !
Pures amours irradiant l'âme irisée !
Une apparition surgit vers les lointains,
Plus fraîche que la fraîche aurore des matins,
Plus calme que la paix de cette heure apaisée...
O la Vierge qui vient vers eux dans la rosée !

Ses épars cheveux blonds emperlés de rosée
Ont des chatoiements vifs et des reflets éteints.
Cependant qu'elle va d'une marche apaisée,
Une flamme en ses yeux resplendit, irisée,

Où les rêveurs ont vu l'espoir de leurs matins
Renaître, suggestif de poèmes lointains.

Pourtant, la vision se perd dans les lointains,
Semant des fleurs de renouveau sur la rosée.
Le soleil allumant la clarté des matins,
Magique évocateur de leurs espoirs éteints,
Met au front des Errants l'auréole irisée ;
Et leur âme sous ses rayons s'est apaisée.

Apaisée et très douce et dorant les lointains,
Comme irisée avec des larmes de rosée,
Aux yeux éteints rayonne, ô candeur des matins !

III.

DANS LES MIDIS

Le rutilant soleil épanche sur les places
La malsaine chaleur de ses rayons maudits.
En le stérile effort des basses populaces,
Vers l'espoir où le lucre a menti ses fallaces,
Les hommes courent, tels des troupeaux alourdis,
Et les poètes vont, quand flambent les midis.

Ils vont dans la torpide angoisse des midis ;
Errant de rue en rue, ils regardent par places
Luire sur le pavé les rais plus alourdis ;
Ils vont, les bafoués ; ils vont, eux les maudits,
Ayant au front nimbé des royales fallaces,
La couronne de vos mépris, ô populaces !

Ils vont, clamant sur la clameur des populaces
Que les couchants vengeurs sont proches des midis,
Qu'agir et se mouvoir ne sont que des fallaces,
Que les métiers et les prébendes et les places
Sont à jamais, salariés labeurs, maudits,
Attelant sous le joug le front des alourdis !

Courbe toi donc, et toujours plus les alourdis,
Vil moteur et vil frein des basses populaces,
Travail ! tous ces pesants que le rêve a maudits ;
Ecrase les sous l'appât fauve des midis,
Soleil dardant sur les faubourgs et par les places
L'énorme pièce d'or, symbole des fallaces.

Et toi, soleil mystique aux rayons sans fallaces
Des esprits exaltés et jamais alourdis,
O rêve irradiant les âmes où tu places,

En l'immortel mépris des mortes populaces,
Le triomphal orgueil des éternels midis,
Rêve, ils sont tes élus, les poètes maudits !

Vous soleils, vous rayons des corps, soyez maudits !
Courbez toujours plus bas sous les vieilles fallaces,
Des midis aux couchants, des aubes aux midis,
Les cœurs diminués et les fronts alourdis,
Et par le gain honteux tuez les populaces,
De rue en rue, en les faubourgs et par les places.

Métiers, places, prébendes, gains, soyez maudits !
Populaces, oyez le rêve et ses fallaces !
Alourdis, saluez le rêve et ses midis !

IV.

HYMNE DU VERS

Esthètes soucieux de la forme du vers,
Sertissant les joyaux de notre fantaisie
En le cercle d'or pur des poèmes divers,
Le regard ébloui par les cieux grands ouverts
Où rayonne l'éclat de la forme choisie,
Nous sommes tes fervents, ô sainte poésie.

Oui, tes fervents, oui, tes élus, ô poésie !
Nous qui voulons unir dans le culte du vers
Le rythme curieux et la rime choisie
Pour que, vers l'idéal l'auguste fantaisie
S'épanouisse, irradiant les vols ouverts
Des sons harmonisés sur des mètres divers.

Qu'importent les mépris ou les rires divers
De cette plèbe hostile à toute poésie ?
Elle ne saura pas, en nos livres ouverts,
Deviner la beauté dont se nimbe le vers !
Qu'importe ! Nous avons la seule fantaisie
De marcher fièrement dans la route choisie.

Libres, nous y marchons, car nous l'avons choisie,
Loin des lucres banals de vos métiers divers,
La route triomphale où toute fantaisie,
Sous le soleil de ton azur, ô poésie,
S'élance insoucieuse, éternellement vers
L'attrait mystérieux des horizons ouverts.

Tête haute, les yeux levés,les bras ouverts,
Fascinés aux rayons de l'étoile choisie,
Nous rêvons de fixer sa clarté sur nos vers !

Pour cet unique amour fidèles et divers,
Nous ferons transparaître en notre poésie
Les idéals épars au ciel de fantaisie.

Et, soumise et vibrante à notre fantaisie,
Eparpillant sur nous ses sourires ouverts,
Elle splendit, la merveilleuse poésie !
Etant la souveraine et l'amante choisie,
Elle se livre au gré de nos rêves divers
Dans l'augurale apothéose des grands vers.

Et vous, nos vers, chantez, fils de la fantaisie,
L'hymne divers des cœurs plus largement ouverts,
L'ode choisie où règnera la poésie !

XVIII

La Légende des Etoiles

C'ÉTAIT un soir des temps dont parle la Genèse :
Un demi jour règnait mystérieusement,
Et le premier soleil jailli de la fournaise
Où bouillonnait encor l'effroyable synthèse,
Tout rouge, s'effarait au bord du firmament.

Hors du mouvant linceul où s'agitaient les formes,
Des angles surgissaient parfois ou des contours,
Et c'étaient des glaciers, des vals, des monts énormes
Dont les profils, sortant de l'ombre où sont les Normes,
Rayaient le ciel encor chargé de brouillards lourds.

Un grand souffle courait sur les cimes ; la Terre,
Dans l'échevellement des arbres et des fleurs,
Ne semblait qu'à regret s'éveiller du Mystère,
Et le miroir des Eaux, gardien d'un rêve austère,
Troublait le demi jour de ses flasques pâleurs.

Or, tandis qu'il montait de la nature neuve
Comme un jeune frisson d'amour et comme un chant
Qui chantait le triomphe au sortir de l'épreuve,
Et remplissait l'espace et voguait comme un fleuve
Vers le rouge soleil noyé dans le couchant,

Le créateur roulant en lui les Destinées,
Contemplait l'Œuvre encore incomplète et songeait ;
Et par delà les jours, par delà les années,
Suivait jusque parmi les races éloignées
Un rêve douloureux dont l'Homme était l'objet.

Et c'était un désert qui hantait sa prunelle,
Où, trainés sous le ciel implacablement bleu
Par l'ange des douleurs les fouettant de son aile,
Les Hommes expiaient la faute originelle
En marchant nuit et jour dans le désert en feu.

Pèlerins et martyrs du temps et de l'espace,
Troupeau perdu dans le désert illimité,
Tristement ils allaient, dos courbé, tête basse,
Sans que l'ange farouche un instant leur fit grâce
D'une heure de repos dans cette immensité.

Au fond de leurs regards s'allumait un feu sombre ;
Ils avaient faim, ils avaient soif, ils étaient las ;
Sur eux planait un vol de tortures sans nombre,
Et toujours ils marchaient sans jamais avoir d'ombre
Que celle qui dansait devant eux, de leurs pas.

Parfois une clameur disant le mal de vivre
Et la haine amassée en eux contre le sort,
De ce troupeau que la fatigue rendait ivre,
Formidable, montait vers la mort qui délivre,
Et le ciel s'emplissait de ces cris à la mort.

Puis la clameur mourait dans le désert immense ;
Les Hommes, plus défaits à chaque nouveau pas,
Se disaient : « Couchons nous, c'est la mort qui commence ! »
Mais ce cri vain n'était qu'un cri de leur démence,
Et tous se relevaient, la mort ne venant pas.

Dans une vision éperdûment lointaine,
L'œuvre du Créateur n'étant qu'à la moitié,
Telle se déroulait la caravane humaine ;
Et des larmes hantant sa prunelle sereine,
Dieu fut alors saisi d'un désir de pitié.

Et, songeant que bientôt il jetterait sur terre,
Dans les rayons, dans les parfums, dans les couleurs,
L'Homme qu'il désignait pour devenir le Père
D'une race promise au mal héréditaire,
Dieu, triste, maintenant laissait couler ses pleurs.

O prodige ! Ces pleurs tombant par gouttes fines
Cristallisaient leur eau limpide en plein essor,
Ainsi que la rosée au penchant des ravines,
Et chacune aussitôt de ces larmes divines,
Au milieu de l'éther se changeait en fleur d'or.

Et c'est ainsi qu'à l'heure où l'ombre tend ses toiles,
Au soir mystérieux du quatrième jour,
Quand la Création s'endormait sous ses voiles,
Miraculeusement naquirent les Etoiles,
Filles de la Pitié Céleste et de l'Amour.

HOULES DE BRETAGNE

Des soirs tombaient dans la langueur des fins d'été,
Sur la plaine et sur la montagne,
Des soirs couleur de rêve et d'automne attristé,
Comme il n'en tombe qu'en Bretagne...

E. B.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

I

A Brizeux

Ce fut par une très dolente aube d'automne
Que j'entrai dans ton cher pays, ô doux Brizeux ;
Tes vers me fleurissaient aux lèvres et mes yeux
Contemplaient gravement la campagne bretonne.

Dans le gris d'un décor calme où rien ne détonne,
La pluie avait perlé ses pleurs silencieux
Au bout de chaque branche errante sous les cieux,
Et le vent me berçait de son chant monotone.

Je vis ainsi le Scorff, l'Isole et la Laita,
Fleuves aux noms chantants au bord desquels chanta
Ton enfance, d'amour et de rêve inquiète ;

Et de ton âme un peu mon âme fut la sœur,
A l'heure où pour te mieux comprendre j'eus, poète,
Ton pays dans les yeux et tes vers dans le cœur.

II.

Pour la Bretagne

Pour A. Le Braz

FRÈRE, m'avez vous dit, la Bretagne se meurt,
Et voici que s'étend sur les Montagnes Noires
Un deuil, et qu'on perçoit la suprême rumeur
Des peuples qui s'en vont au gouffre des histoires.

La Bretagne se meurt, frère, résignons nous,
Et si la Vieille Femme encore peut survivre,
Quand nous aurons prié pour elle, à deux genoux,
Ce ne sera que par des sônes, dans un livre !

L'avenir lui fait peur ; elle est pareille aux vieux
Dont le rêve s'enclôt dans les choses passées ;
Elle a trop regardé là bas, vers les aïeux,
Et tenu trop longtemps ses paupières baissées.

Or les siècles hautains, tout droit, vers l'avenir
Se hâtent sans souci des choses ni des êtres,
Et tant pis pour ceux là qui veulent revenir,
Parmi les temps nouveaux, à l'esprit des ancêtres.

Et les gens de l'Armor, frère, sont de ceux là
Qui, songeant aux aïeux, restèrent en arrière,
Et dont le rêve triste et doux s'enlinceula
Dans le passé fleuri d'extase et de prière.

Et moi, je vous réponds : Frère, il est temps encor
Que les gens de la plaine et ceux de la montagne
Appellent à leur aide Arthur sonneur de cor,
Dans la grande agonie où s'éteint la Bretagne !

Ne désespérons pas en face de la mort ;
Si le siècle est mauvais, notre âme est fière et haute ;
S'il arrivait un jour que succombât l'Armor,
Nous aurions à pleurer nous mêmes notre faute.

Car nous ne voulons pas, nous qui sommes les clercs,
Vivre parmi ceux là qui ne savent pas lire,
Et nos regards n'ont plus ces étranges éclairs
Dont les Celtes mêlaient l'énigme à leur sourire.

Et c'est notre œuvre à nous, ô cerveaux raffinés,
Si le vent du progrès déchire ces costumes
Que nous, depuis longtemps, avons abandonnés,
Laissant aux ignorants les antiques coutumes.

O frère, encore un coup, ne désespérons pas !
Chez nous le désespoir n'est connu que du lâche,
Et, pour que la Bretagne ait raison du trépas,
Sachons ne point faillir à notre sainte tâche.

Vivons parmi les gens de la glèbe, vivons
Dans la communion des histoires passées,
Avec tous ceux dont les yeux vagues et profonds
Reflètent la candeur natale des pensées.

Dans l'idiome ancien, chaque jour, disons leur
Les mots qui font aimer l'Armor et vont à l'âme,
Et la vieille foi celte en ce rêve meilleur
Que l'Idéal chez nous éclaira de sa flamme,

O frère, et nous serons comme autrefois vainqueurs
Dans le soir consolé de nos aubes prospères,
Si nous gardons toujours, vivace, au fond des cœurs,
La croyance idéale où vécurent nos pères.

Et, Celtes, nous vivrons, tant qu'aux pieds de Jésus
Sculpté sur les granits d'Armor vêtus de mousses,
Nous redirons les mots qu'enfants nous avons sus,
Et que la foi fera fleurir nos âmes douces !

III.

Le chant des Trépassés[1]

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit,
Bonne santé vous souhaitons, gens de la terre !
Voici : Nous tous, jeunes et vieux que la mort prit,
Nous venons vous mander de vous mettre en prière.

Quand la mort frappe au seuil, les cœurs sont dans l'effroi ;
Quand la mort se présente au seuil d'une demeure,
Qui doit elle emporter dans son linceul tout froid,
La mort ? Et de qui donc dira-t-elle : Qu'il meure !

(1) Traduit du *Barzas-Breiz*.

Ne soyez pas surpris de nous ouïr ce soir,
Nous qui venons ainsi frapper à votre porte ;
Nous sommes envoyés, pauvres morts sans espoir,
Par le Seigneur, pour vous éveiller de la sorte.

Vous éveiller, vous tous, gens de cette maison,
Vous éveiller, grands et petits ! S'il est encore
De la pitié chez vous, dites une oraison,
Au nom de Dieu, secourez nous avant l'aurore.

Ecoutez nous, au nom de Dieu, priez pour nous
Qui fûmes vos parents, vos amis et vos frères ;
Priez pour nous, joignez les mains à deux genoux,
Priez, vous, grands, car les enfants, eux, ne prient guères.

Ceux qui furent nourris par nos bras autrefois,
Ont oublié depuis longtemps nos pauvres âmes,
Et personne aujourd'hui ne reconnaît nos voix,
De tous ceux que, jadis, sur terre nous aimâmes.

Mon fils, et vous, ma fille, étendus sur vos lits
De plume, vous avez perdu toute mémoire ;
Mais nous, vos tristes père et mère, ensevelis,
Nous couchons parmi les flammes du Purgatoire.

Vous reposez vos bras et vos pieds mollement,
Alors qu'ils sont bien mal, les morts sans espérance ;
Vous dormez dans vos lits d'un sommeil sans tourment,
Alors qu'ils sont, les pauvres morts, dans la souffrance.

Cinq planches seulement, cinq planches, un lambeau
De drap blanc qui nous couvre au fond du noir mystère :
Ce sont là les seuls biens qu'on emporte au tombeau,
Et dessous de la paille et dessus de la terre !

Nous sommes dans l'angoisse et dans le feu partout ;
Feu d'en haut, feu d'en bas, sous nos pieds, sur nos têtes !
Pour la chair qui s'embrase et pour le sang qui bout
Des Trépassés, priez en chrétiens que vous êtes !

Jadis, quand nous étions dans le monde, vivants,
Nous avions des parents, des amis chez les hommes ;
Aujourd'hui que nos corps sont épars dans les vents,
Nous n'avons plus d'amis, pauvres morts que nous sommes !

Frères ! au nom de Dieu, donnez nous vos pensers !
Priez la Vierge avec votre âme simple et toute
Pour qu'elle verse sur les pauvres Trépassés
Rien qu'une goutte de son sang, rien qu'une goutte !

Si vous n'êtes souffrants, ô frères, ou trop las,
Vite, sautez du lit, au nom de Dieu le père !
Et priez si la mort ne vous appelle pas :
Nous venons vous mander de vous mettre en prière.

IV.

Vers Arthur et vers Merlin

Défendez, chevaliers, vos antiques murailles !
L'esprit nouveau s'abat et court dans la Cornouailles.
BRIZEUX.

OR, c'était un dimanche aux fêtes de Tréguer ;
La brise s'en venait, ce jour là, de la mer,
Et par le vaste ciel tout bleu, sous les rafales,
Ondoyaient au soleil, dans l'air,
Les étendards semés d'hermines triomphales.

L'âme de la Bretagne éparse à tous les vents
Vibrait partout dans l'allégresse des vivants,
Et les morts réveillés au grand nom de saint Yves,
Parmi la foule aux flots mouvants,
Semblaient à ces clameurs mêler leurs voix plaintives.

Longuement, longuement, les dévots pèlerins,
Avec leurs chapelets grossiers de buis, aux grains
Amincis, accouraient en chantant ces cantiques
Dont l'Armor aime les refrains,
Vers le tombeau du plus puissant des saints celtiques.

La cathédrale avait au sommet de ses tours
Arboré le hautain gonfanon des vieux jours,
Et jetait à travers ses dentelles fleuries,
Sur les villes et sur les bourgs,
La bénédiction des larges sonneries.

Et, tandis que la voix des cloches, gravement,
Laissait tomber le poids de son bourdonnement
Sur les voix toujours plus nombreuses de la terre,
Je quittai la ville un moment
Pour écouter l'appel d'un rêve solitaire.

*
* *

Des yachts se balançaient à l'ancre dans le port,
Sous la gloire des pavillons que le vent tord ;
Les humbles barques même avaient des airs de fête,
Cependant qu'au souffle du nord
Les mâts enguirlandés parfois courbaient leur faîte.

Et, suivant au hasard le contour agrandi
Du fleuve, j'arrivai sur les bords du Guindy.
Là, le soleil tombant à pic dans la coulée
Incendiait à son midi
La rivière paisible au fond de la vallée.

Au calme de l'éther embrasé, les rumeurs
S'éteignaient ; par instants, quelque bruit de rameurs,
Dans un clapotement d'avirons qu'on immerge,
Me venait des flots endormeurs,
Tandis qu'un frisson d'eau se mourait à la berge.

Seules dans ce recueillement universel,
Pareilles à de grands oiseaux sillant le ciel,
Les cloches de la cathédrale, au vol tranquille,
Vers les cloches de Plouguiel
Lentement s'avançaient à travers la presqu'île.

Et, soudain, j'évoquai les temps mystérieux
Où la Bretagne était libre encor sous les cieux,
Au chant des cloches qui sonnaient, sonnaient sans trêve ;
Et des pleurs me vinrent aux yeux,
Et, bercé par leurs sons de fête, j'eus ce rêve !

*
* *

Largesse et paix à vous tous !
Voici qu'entre dans sa ville
Le duc aux yeux fiers et doux ;
Sur sa cavale tranquille
La duchesse de l'Armor
L'escorte. Paix et largesse !
C'est le duc et la duchesse
Qui jettent cette richesse
A pleines mains, pleines d'or !

Entendez vous là bas, venant de la montagne,
Par delà les forêts hautes, un bruit de cor ?
C'est Arthur qui revient au pays de Bretagne !
Sonne toujours et sonne encor ;
Sonne la liberté du pays de Bretagne,
C'est l'heure de sonner, Arthur, sonne du cor !

Sous le dais fleuri d'hermine,
Le duc chapé de velours
Avec lenteur s'achemine
Par les villes et les bourgs.

Déployez les oriflammes
De victoire et de renom ;
Que de Vannes à Léon
Flotte l'antique pennon
Des beaux ducs que nous aimâmes !

Le prince Arthur revient au pays. Sonne encor,
C'est l'heure de sonner, Arthur, sonne du cor !

Jadis, dans les basiliques,
Les ducs reposaient au fond
Des chasses mélancoliques,
Sous les nimbes que leur font
Les éclatantes verrières.
Mais voici qu'ayant assez
Dormi par les ans passés,
Tous ils se sont redressés
Au bruit des clameurs guerrières.

Le prince Arthur revient au pays. Sonne encor,
C'est l'heure de sonner, Arthur, sonne du cor !

Longtemps, trop longtemps, la France
Asservit la libre Armor.
Place encore à l'espérance :
Le prince Arthur n'est pas mort !

Hors de leurs pierres tombales,
Les Saints, les Ducs, les Héros,
Tels qu'ils sont sur les vitraux,
Se lèvent. Que les hérauts
Marchent au son des timbales !

Le prince Arthur revient au pays. Sonne encor,
C'est l'heure de sonner, Arthur, sonne du cor !

Que de la Manche à la Loire
Ne fleurissent plus les lys :
La Bretagne avec sa gloire
Ressuscite dans ses fils ;
Et, désormais, dans les nues,
Sur les lys déracinés,
Les étendards herminés
Diront que des jours sont nés
Pour des splendeurs inconnues !

Le prince Arthur revient au pays. Sonne encor,
C'est l'heure de sonner, Arthur, sonne du cor !

Voici sur les cathédrales,
A Saint Pol comme à Kemper,
Les oriflammes ducales
Dont l'orgueil n'a pas de pair.

De la base jusqu'au faîte,
L'histoire des anciens jours
Revit dans les pennons lourds
Qui font au sommet des tours
Chanter les couleurs de fête !

Le prince Arthur revient au pays. Sonne encor,
C'est l'heure de sonner, Arthur, sonne du cor !

Les moines à leurs pupîtres,
De leurs chants de grâce altiers
Font retentir les chapitres
Et les salles des moûtiers.
Et, sur des coussins de soie,
Le duc aux yeux pleins d'éclairs,
La duchesse aux regards clairs,
A genoux parmi les clercs,
Clament des hymnes de joie.

Le prince Arthur revient au pays. Sonne encor,
C'est l'heure de sonner, Arthur, sonne du cor !

Paix à vous tous et largesse !
A tes cloches, toi, sonneur ;
C'est le duc et la duchesse
Qui nous font l'insigne honneur

D'entrer dans leur capitale.
Que dans les neuf évêchés
Du plus joli des duchés,
Les cloches des hauts clochers
Sonnent l'heure triomphale !

Le prince Arthur est revenu ! Sonne du cor
En signe de triomphe, et sonne, et sonne encor !

*
* *

Et les cloches sonnaient encore que le songe
Où j'avais vu passer l'impossible mensonge
Des nobles ducs et des duchesses d'autrefois,
Aux jours que la gloire prolonge,
Avait quitté mon âme et tû sa grande voix.

A mes pieds, le Guindy, sans élan, comme inerte,
Tristement s'écoulait, chantant sa chanson verte,
Toujours doux et paisible et monotone et las ;
Et là haut, dans la nue ouverte,
Les cloches maintenant avaient des sons de glas.

O cloches de Saint Pol, de Kemper et de Vannes,
Et vous les cloches d'Is, blanches et diaphanes,
Quand donc mènerez vous, cloches d'Armor, au vol
De vos sonores caravanes,
Le triomphe des ducs revenant sur leur sol ?

Hélas ! le souvenir de tes ducs, race forte,
S'en est allé comme un cadavre qu'on emporte
Et qu'on délaisse après l'avoir mis au linceul !
Où sont Hoël et Barbe Torte ?
Où donc est Jean le Sage, où donc Arthur, l'aïeul ?

Hélas ! Hélas ! O fils du Nord, venus des brumes,
Vous perdez tous les jours l'esprit de vos coutumes !
Jeunes gens qui ne vêtez plus l'habit des vieux,
Qu'avez vous fait de vos costumes ?
Qu'avez vous fait des cheveux longs de vos aïeux ?

O vous tous qu'on envoie aux casernes de France,
Loin des mères et de l'Armor, vers la souffrance,
Trécorrois, Vannetais, sonneurs de binious,
Léonards aux yeux d'espérance,
Pillawers, mendiants qui marchez à genoux,

Fils des pilleurs d'épaves, fils noirs des légendes,
Fils des bardes, nés sur la côte ou sur les landes,
Paysans durs, Iliens d'Ouessant ou de Batz,
Vous tous dont les âmes sont grandes,
Fils des Celtes, porteurs de faulx ou de pen bas,

Combien de vous, suivant la route simple et vraie,
Gardent comme au vieux temps les guêtres et la braie
Et sur leurs chapeaux ronds le ruban de velours ?
O mes frères, cela m'effraie
De voir monter en vous l'oubli des anciens jours !

Combien parlent encor la langue des ancêtres ?
Combien qui, tout enfants, l'apprenaient de leurs prêtres,
Et qui, plus tard, émus d'un langage nouveau,
En revenant de chez les maîtres,
N'en savent plus assez pour dire : kenavo ?

Hélas ! Hélas : gens de l'Armor, gardez de grâce
Que le char de l'Ankou devant chez vous ne passe !
Bretagne, lève toi dans un suprême effort ;
Sinon, aide à clouer la châsse
Où tu disparaîtras sur le char de la mort !

Hélas ! Qui donc, un jour, beau parmi les histoires
Et pareil aux héros chantant dans les mémoires,
Qui donc, qui donc, pris de pitié pour ce déclin,
Descendra des Montagnes Noires,
Sonner le cor d'Arthur et réveiller Merlin ?

V.

Dans la Bruyère

Pour Lud Jan.

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poëte apparaît en ce monde ennuyé....

Charles BAUDELAIRE.

QUAND les mères, le soir, au berceau des poètes,
Se penchent pour leur mettre un baiser sur le front,
Une angoisse saisit leurs âmes inquiètes
Au bruit mystérieux des vers qui chanteront,
S'envolant en essaim d'oiseaux des jeunes têtes.

Et, comprenant qu'une souffrance en germe sourd
Dans ce chant grave et doux des musiques futures,
Les mères, aux premiers frissons du rythme sourd
Parmi l'aurore éparse au flot des chevelures,
Ont pour l'enfant qui dort près d'elles plus d'amour.

O poète dont nous fêtons les fiers poèmes,
Votre mère autrefois dut s'étonner souvent
Des éclairs qui flambaient sous vos paupières blêmes,
Et, sur votre berceau de tout petit enfant
Ses pleurs durent tomber ainsi que des baptêmes !

Car vous portiez, dès votre éveil au jour, le sceau
Que met la Muse au front des amoureux d'étoiles,
Et des strophes planaient à l'ombre du berceau,
Et déjà, dans vos yeux entr'ouverts sous leurs voiles,
De grands lys parfumés jaillissaient en faisceau.

Tel un mousse qui songe aux lointaines escales
Où les femmes avaient d'étranges regards fous,
Vous songiez, grandissant, aux phrases musicales
Que les femmes du rêve incantaient pres de vous,
Autrefois, avec des cadences très égales.

Votre âme traversa la gloire des décors
Où vibrent pour quelque princesse occidentale
Les cuivres clairs, dans la sonorité des cors,
Et l'aube vierge et douce et pâle fut natale
A la fête du rythme en vous et des accords !

Vous sûtes la langueur du soir triste et sévère,
Dans le silence roux des grèves et des champs,
Par les chemins fleurant en mai la primevère ;
Et les harpes du soir accompagnaient vos chants,
Quand vous interrogiez l'énigme d'un calvaire.

Vous sûtes la blancheur des astres inconnus
Que la nuit devant Dieu litanise en guirlandes,
Et les oiseaux de mer par les espaces nus
Evoquèrent en vous qui rêviez sur les landes,
Le regret des Pays d'où nous sommes venus.

Vous sûtes la splendeur et la force des choses
Dans les combats obscurs d'où l'homme sort vaincu ;
Et votre âme, mêlée à l'âme des soirs roses,
Souffrit avec ceux là qui, jadis, ont vécu,
Sans voir jamais s'ouvrir le seuil des Portes Closes !

L'infini vous leurra d'un nostalgique espoir,
Et le noble désir vous vint d'une galère
Qui, partant de la vie et s'enfuyant du noir,
Naviguerait sur une mer crépusculaire,
Vers des îles de pourpre émergeant dans le soir.

Et c'est pourquoi, victorieux des âpres luttes
Où la pensée ardente et folle échappe aux mots,
Dans un bruit triomphal de hautbois et de flûtes,
Vous avez encerclé de rimes, purs joyaux,
La Seule Éternité des Choses que vous sûtes !

*
* *

Il est par nos sentiers d'Armor, sous ce ciel gris
D'où tombe une douceur si chère aux rêves celtes,
Dans les fossés, près des vieux chênes rabougris,
Et sur les monts où croissent des pins sveltes,

Il est de roses fleurs qui font, dans le lointain,
Comme un rose tapis au pied des genêts jaunes,
Et qui naissent aussi nombreuses, le matin,
Que sur les lèvres des chanteurs, les sônes.

Elle naît cette fleur, même sur le granit,
Et les gens de la plaine et ceux de la montagne
L'aiment, et chacun d'eux au fond du cœur bénit
La fleur la plus vivace de Bretagne.

Ceux qui sont possédés par le doux mal d'amour
En cueillent des bouquets qu'ils donnent à leurs « douces »,
Et sur les grands trois mâts, loin des clochers à jour,
Elle fleurit dans la chanson des mousses.

Dans la Bruyère vous avez rêvé souvent ;
Votre esprit, attentif à la rumeur des choses,
Comprit le bruit des mers à la chanson du vent,
Quand vous étiez couché dans les fleurs roses.

Et, grave, en écoutant le Corn Boud vespéral
Chanter comme un appel mystique sur les landes,
En regardant passer le lent vol augural
Des grands courlis tristes qui vont par bandes,

En respirant cet air vivifiant des monts,
Parmi les souvenirs où se perdent nos âmes
Des choses d'autrefois que toujours nous aimons
Et des pays où, Celtes, nous passâmes,

Au milieu des parfums, des formes, des couleurs
Que priait votre rêve en muettes prières,
Vous effeuilliez avec vos doigts d'enfant les fleurs,
Les roses fleurs frêles de nos bruyères !

VI.

Chant Royal de « l'Hermine »

Ainsi qu'aux jours anciens d'espérance et de gloire,
Où, fêtant l'union des hommes au cœur fort,
S'alliaient pour chanter les mêmes airs et boire,
A leurs frères gallois les bretons de l'Armor ;
Ainsi, n'oubliant pas l'exemple de nos pères,
Comme eux féaux du rêve et servants des chimères,
Comme eux gardiens fervents aux Marches d'Idéal,
Nous avons réveillé l'orgueil national,
En ce siècle mauvais dont le cours se termine,
Et nous sommes venus fêter d'un cœur égal
Le merveilleux étendard blanc semé d'hermine.

Du Levant au Ponant de notre territoire,
Des marais de Braspartz jusqu'aux landes du Nord,
Des côtes du Léon jusqu'aux bords de la Loire,
Et du pays rennais jusqu'à Beg'ar C'hador,
Le bruit s'est répandu que nos coutumes chères
Par l'*Eistewodd* nouveau redeviendraient prospères;
Et, pour sceller ici dans un pacte amical
Notre union de fils pieux du sol natal,
Voici chaque Breton d'Armor qui s'achemine
Vers l'*Eistewodd*, en brandissant d'un bras loyal
Le merveilleux étendard blanc semé d'hermine.

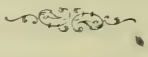
Le passé glorieux emplit notre mémoire :
Arthur va revenir et Merlin vit encor,
Et c'est notre bonheur de rêver et de croire,
Car rien de l'âme celte en nos âmes n'est mort.
Nos landes, nos forêts ont gardé leurs mystères
Comme en nous sont encore les Fois héréditaires,
Et, chevaliers du Rêve ainsi que Perceval,
Nous menons, nous aussi, la Queste du Saint Graal,
Vers quelque fabuleux Montsalvat que domine
Hautainement, sous le baptême sidéral,
Le merveilleux étendard blanc semé d'hermine.

C'est un rêve tenace et jamais illusoire
Qui nous dit de ne pas désespérer du sort ;
Et, pour splendir plus tard aux marges de l'histoire,
C'est assez de l'espoir miraculeux du cor
Que doit sonner, au jour des suprêmes colères,
Arthur apparaissant parmi les aubes claires.
Notre race est vivante encore, et si le mal
Qu'on appelle progrès pour d'autres est fatal,
Il ne l'est pas pour ceux qu'un grand rêve illumine
Et qui dressent sur l'or du soir occidental
Le merveilleux étendard blanc semé d'hermine.

Nos saints, Budoc, Hervot, Ivi, Ronan, Magloire,
Qui débarquaient de leurs auges de pierre au bord
Des côtes, nos héros ennimbés de victoire,
Par les landes, dans les forêts que le vent tord,
Sur les îles, les caps, comme au milieu des terres,
Dessineront toujours leurs profils légendaires.
Leur souvenir, limpide en nous comme un cristal,
Nous mande de veiller d'un cœur sacerdotal
Sur les us que l'effort pervers du progrès mine,
Et d'arborer très haut comme un signe vital
Le merveilleux étendard blanc semé d'hermine.

ENVOI

Princesses et seigneurs dont je suis le féal,
Ayez pour la Bretagne un amour filial ;
Que sur vos tours, au vol de la blanche étamine,
Flotte superbement dans le ciel triomphal,
Le merveilleux étendard blanc semé d'hermine !



VII.

Prologue d'Ouverture

Dit par M. Henry Dupont-Vernon, de la Comédie Française, au Théâtre d'Application, le 12 Avril 1891.

Vous penserez sans doute et justement, Messieurs,
Qu'il faut être très jeune et très audacieux
Pour avoir accepté d'être céans poète
De vers qui ne vaudront que par leur interprète.
L'auteur à l'indulgence a pourtant quelque droit.
En voici la raison tout simplement : il croit
Que toute contrainte est et demeure bannie
De cette fête intime et sans cérémonie.
Puisque c'est entre nous, d'ailleurs, s'il est besoin
Çà et là, de sifflets ou de bravos, ce soin

Vous incombe, et qu'on siffle ou que l'on applaudisse,
Tout ce que vous ferez, Messieurs, sera justice.
En France, comme on dit, les Français sont chez eux :
Nous autres, tous cousins plus ou moins de Brizeux,
Nous faisons mieux et la province occidentale
Est tout à fait chez elle en pleine capitale.
Parmi nous, quelques uns sont fils de Du Bellay ;
D'autres, nés sur les bords du Scorff ou de l'Ellé,
Se sont assis au pont Kerlo, près de Marie,
Sous l'aubépin d'où tombe une neige fleurie ;
Ceux ci sont les féaux du bon vieux roi René ;
Ceux là sont accourus du pays fortuné
Où l'on rêve, à monter les coteaux en septembre,
De vins qui sont couleur d'automne pâle et d'ambre ;
Mais tous, venus du Mans ou d'Angers ou de Brest,
Nous fêtons à Paris les provinces de l'Ouest.

*
* *

Jusqu'ici, parmi ceux qui, nantis d'espérance
Et forts d'un idéal toujours vivace en eux,
S'en viennent vers Paris féerique et lumineux
Des quatre coins bénis de la terre de France,

Les gens de l'Ouest étaient les seuls qui n'eussent pas
Au soleil parisien déployé de bannière
Sous laquelle, de la première à la dernière,
S'unît chaque recrue arrivant de là bas.

Ils étaient peu d'abord, six ou sept, des artistes,
A qui le désir vint de grouper dans Paris,
Autour des glorieux *Anciens* déjà mûris,
Les *Jeunes* aux débuts solitaires et tristes.

Et, sachant que l'exil loin du pays natal
Est dur et fait pleurer, le plus, après les mères,
Les éternels rêveurs d'éternelles chimères
Chez qui le souvenir vibre comme un cristal,

Ils réunirent nos provinces fraternelles,
Ainsi qu'un chef range les siens avant l'assaut,
En un familial et résistant faisceau
D'où jaillît mieux ce que les âmes ont en elles.

Et, joyeux de nous voir tous rassemblés ainsi,
Frères par le coteau fertile et par la lande,
Je viens, étant un des plus jeunes de la bande,
Dire à nos chefs de file, au nom de tous : « Merci » !

Solidement, au cœur de la patrie aimée
Ils ont avec orgueil planté nos fanions.
Leur œuvre est bonne et vaut que nous nous souvenions,
Car ils ont pris l'idée en main et l'ont semée.

« De la concorde naît la force, » avaient ils dit !
Et depuis nous voyons que chaque jour apporte
Une sérénité de plus, vivante et forte,
A l'œuvre qui s'anime et prospère et grandit.

Merci ! Nous tromperons les regrets de l'absence
En devisant des beaux pays que nous chantons,
Et, Poitevins, Manceaux, Angevins et Bretons,
Ensemble nous ferons plus ample connaissance.

Et nous les chanterons, nos provinces, encor,
Longtemps encor, comme en ce jour, et les poètes
Encor leur enverront en de nouvelles fêtes,
Le sonore salut des strophes aux bruits d'or.

Ainsi nous aimerons nos pays davantage ;
Mais afin que l'amour pour chacun soit égal,
Nous nous proposerons cet échange amical
D'envoyer de province à province un otage.

La fille dont s'éprit jadis le doux Merlin
Pour ses cheveux aux fils d'or vierge, Viviane,
Encharmera de son bleu regard diaphane
Les Manceaux subjugués par ce charme félin.

La Bretagne fera bretonne Mélusine
Et breton ce rêveur exquis, le roi René,
En échange de qui dûment sera donné
Merlin, barde d'Armor, à la terre angevine.

Et, groupés de la sorte et la main dans la main,
Gens d'Anjou, du Poitou, de Bretagne et du Maine,
Nous serons sûrs, nous tous qu'un même idéal mène,
D'aller au même but par le même chemin.

Et, de cette union très simplement conclue
En l'amour des petits pays d'où chacun sort,
Renaîtra plus vibrant que jamais et plus fort
Notre amour pour le Grand Pays que je salue !

VIII.

Le Kreisker

IMPASSIBLE troueur d'azur, ô Kreisker, tel,
Dans ton effort vers l'espérance,
Qu'un grand geste de Christ érigé sur le ciel
Comme un symbole de souffrance ;
Roi des clochers à jour qui dominent l'Armor
Et qui portent dans leurs spirales
Le mépris glorieux de l'homme et de la mort
Jusqu'au faîte des cathédrales ;
O Kreisker, ô bijou du pays de Saint Pol,
Tour si délicate et si haute
Qu'il n'en est point, depuis Kemper jusqu'à Paimpol,
De pareille au long de la côte ;

O Kreisker endormi sur tes quatre piliers,
Avec l'infini pour enceinte,
Et qui protèges les marins sur leurs voiliers,
Du milieu de la Cité Sainte ;
O Kreisker, dernier fils des âges merveilleux
Que nul art ne pourra revivre,
Où se magnifiait l'idéal des aïeux
Dans la pierre comme en un livre ;
O Kreisker, ô Kreisker, si fin, si délié,
Ta flèche inaccessible semble
Le gigantesque et miraculeux escalier
Par où, les Temps finis, ensemble,
Vers le Sauveur et vers la Vierge, les Bretons,
Fidèles aux vertus celtiques,
Monteront en chantant comme on chante aux pardons
Les vieux sônes et les cantiques !

*
* *

Et tandis que j'évoque, ô Kreisker, ton profil,
Je revois ce pays d'extase,
Cette grave cité de mystère et d'exil
Qui médite et prie à ta base ;
Et ce fier souvenir, ô Kreisker, est de ceux
Qui hantent toujours les mémoires

Quand on a vu, du haut de ta splendeur, les cieux
S'ouvrir jusqu'aux Montagnes Noires !
Et maintenant, Kreisker, en mon âme tu vis,
Comme au fond d'un décor magique,
Plus grandiose encor qu'au soir où je te vis,
Sur l'or d'un couchant nostalgique.

*
* *

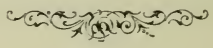
Le soir tombait dans la langueur des fins d'été,
Sur la plaine et sur la montagne,
Un soir couleur de rêve et d'automne attristé
Comme il n'en tombe qu'en Bretagne.
Le ciel était d'un rose exquis ; la mer, là bas,
Frissonnait sous des baisers roses,
Et des feux s'allumaient sur le phare de Batz
Dans le crépuscule des choses.
Du côté de Saint Jean du Doigt, dans les vallons
Flottait une vapeur lointaine,
Et la chapelle où les dévots aux cheveux longs
Trempent leurs yeux dans la fontaine,
Toute blanche, élevait à droite de la mer
Son clocher parmi la verdure,
Et, vers le sud, les monts d'Arré, sur un fond clair,
Profilaient leur échine dure.

Et, tandis que, venant du pays de Tréguer,
J'allais, Saint Pol, vers ton église,
Au détour d'un chemin, devant moi, le Kreisker
Dressa soudain sa masse grise.
Lys de pierre, il rayait de blancheur l'Occident
Au droit de ses lignes très pures,
Et les fleurs de granit, toujours plus s'étendant,
Irradiaient leurs découpures !
Hiératiquement, les quatre clochetons,
Autour du grand lys de prodige
S'épanouissaient comme autant de rejetons
Eclos sur une même tige.
Et des harpes, en ce ciel rose, en ce soir bleu,
Frémissaient devant ma paupière,
Et le rose et le rose, en passant au milieu,
Chantait dans les harpes de pierre !
Et le rose et le rose, au travers de la tour
Déroulait de fines écharpes,
Et le rose dans les roses granits à jour
Faisait toujours vibrer les harpes !
Et la pierre vibrait encore et je rêvais,
Songeant aux penseurs, aux poètes
Dont le vol au dessus de nos siècles mauvais
Est pareil au vol des mouettes.

O Poète, que ton âme soit un Kreisker,
Haute et sublime d'envolées,
Et qu'elle aille chercher au hasard de l'éther
Les espérances en allées.
Ouvrage-la, Poète, avec un saint amour,
Puis fleuronne-la de dentelles,
Et qu'elle vibre et qu'elle chante , étant à jour,
Au souffle des voix immortelles !
Que le bleu des midis, que la pourpre des soirs,
Librement, passent dans ton âme,
Et qu'au milieu des ciselures d'ostensoirs
Brille l'inextinguible flamme.
Toi qui rêves, ouvre ton cœur à tous les vents,
Et qu'à travers l'âme sans voiles,
La complainte des morts et le chant des vivants
Montent, le soir, jusqu'aux étoiles !

*
* *

Tel, je rêvais, et le Kreisker, troueur d'azur,
Aux clartés que la lune épanche,
Dressait toujours son geste symbolique et sûr,
Geste de Christ, dans la nuit blanche.



HOULES DE NUIT

Quoi ! tu n'as pas d'étoile et tu vas sur la mer !

Alfred de Musset.

Beaux yeux, charmeurs savants, clairs flambeaux ! dans nos veines,
A jamais nous brûlant du mal des larmes vaines,
Vous versez lentement tous vos philtres amers !
Nous puisons aux clartés des prunelles sereines,
Comme au bleu des beaux soirs, comme à l'azur des mers,
Le vertige du vide et des gouffres pervers.

Léon Dierx.

I.

Symphonie vespérale

I.

DANS LE JARDIN

Le crépuscule tombe au soir de la Saint Jean :
Le bleu pâle du ciel a des reflets d'argent,
Et, dans le solennel apaisement des choses,
On voit, vers le couchant, flotter vos robes roses,
Vierges en qui le Rêve a mis ses reposoirs,
Et qui saignez d'amour au calvaire des soirs.
Les fleurs qui se pâmaient sous les soleils torrides
Se reprennent à vivre au vol des cantharides
Dont le bruissement léger passe à travers
Le trouble enamouré des pistils entr'ouverts.
Le crépuscule tombe, et ses tristesses lentes
Bercent sous le grand ciel ému du soir les plantes,
Aux sons lointains d'une musique, avec douceur,
Comme une mère dont le cher refrain berceur

Endort le tout petit enfant qu'elle câline !
Et la tige des lys au vent tiède s'incline :
Tels, s'érigeant là bas au large des gazons,
De grands flambeaux d'argent sur l'or des horizons !
Et leur rêve attristé de blancheur héraldique
Se courbe en sanglotant vers la rose impudique ;
Et les œillets perdus dans l'ombre des massifs,
Les œillets blancs semblent, avec leurs yeux pensifs,
Aussi pleurer le deuil des lys aux splendeurs blanches.
Tout près, dans le fouillis échevelé des branches,
Avec leurs tons vieil or et leurs reflets éteints
Evoquant des décors de temples byzantins
Vers le soir empourpré d'ironiques chimères,
Se dressent, fabuleuses, les alstroémères.
Et voici, tout à coup, monter de toutes parts,
Dans le tressaillement noir des buissons épars,
Une senteur exquise, adorable et divine,
Si capiteuse et si troublante qu'on devine
Quelque mystérieuse allée aux dômes verts
De seringats jetant leurs arômes pervers ;
Et, dans la houle énorme et lourde des feuillages,
Il semble que la brise ait tracé des sillages,
Et qu'un désir étrange on ne sait d'où venu
Y nolise pour quelque rivage inconnu,
Vers les baisers de fièvre et l'amour qui torture,
Des vaisseaux de parfums sur des flots de verdure !

II.

SUR LE SEUIL

O nuit, ô nuit d'été, nuit tiède, nuit pâmée,
Si douce à ceux que n'aima pas la bien aimée,
Jadis, la bien aimée est là ; sa voix m'appelle,
M'appelle maintenant, ô chère bonne et belle,
Bonne au cœur triste et belle aux yeux las de la vie !
Et ma vie a chassé l'espoir qui se défie !
La défiance est morte et mort aussi le leurre,
Le vieux leurre, et je chante et je ris et je pleure
Des pleurs comme les fous dans la nuit étoilée,
Et s'étoile mon cœur d'entendre l'en allée
Avec sa robe de printemps et qui m'appelle
D'un appel grave et doux, la chère bonne et belle !

III.

A LA FENÊTRE

J'avais entrouvert ma fenêtre
Aux brises de la nuit d'été
Dont la grâce en moi faisait naître
Des fleurs de joie et de clarté.

Mais voici que sous les étoiles,
Dans le silence de la nuit,
Je sentis se glacer mes moëlles
En entendant venir un bruit.

C'était une étrange musique
Aux sons si faibles et si doux
Qu'on eût dit de quelque phthisique
Qui toussait sa dernière toux.

Cela s'en venait des ténèbres,
Triste, oh ! si triste avec le vent
Des inquiétudes funèbres,
Que je pleurai comme un enfant.

IV.

ORGUES DE BARBARIE

L'instrument des tristes, oui vraiment. ..
Stéphane MALLARMÉ.

Que lugubre, les soirs, et comme elle fait peine,
Cette phthisique et lamentable rêverie,
Si triste qu'elle semble une tristesse humaine !

Que lugubre, ce rêve mort qui se promène,
Fantôme revenant vers l'âme endolorie,
Dans le cylindre des orgues de Barbarie.

Dans le cylindre des orgues de Barbarie
Geint comme une complainte étrange d'âme en peine,
La complainte qui soit la plus endolorie ;
Et, vrai, l'on ne peut mieux bercer sa rêverie
A l'heure de langueur où le soir se promène,
Que dans cette musique atrocement humaine.

O musique de foire, oui, mais musique humaine
Dans le cylindre des orgues de Barbarie,
Musique éparse, ambulante, que l'on promène
Avec les tourniquets et les chevaux de peine,
Et dont, les soirs, fait se mouvoir la rêverie
L'homme tournant la manivelle endolorie !

Et ce sont tes douleurs, ô rosse endolorie,
Pauvre cheval qui traînes la bêtise humaine,
Ce sont bien tes douleurs que cette rêverie
Dans le cylindre des orgues de Barbarie ;
C'est ton cou se gonflant, ton échine qui peine,
C'est ton martyre tout entier qui s'y promène.

Et les chevaux de bois que ta courbe promène,
Semblent rire à te voir, la bouche endolorie,
Tourner, tourner toujours dans ton cercle de peine ;
Et le haut jeu des flûtes sur la voix humaine,
Dans le cylindre des orgues de Barbarie,
Dit ce rire à travers la veule rêverie.

Tel le poète que sa folle rêverie,
Autour de l'idéal obstinément promène,
Et le cylindre des orgues de Barbarie,
C'est la chanson de sa jeunesse endolorie
Et les illusions, leurre de l'âme humaine,
Qui chantonnent encor dans les soirs, avec peine !

Peine, peine toujours, sanglote, ô rêverie !
Toute humaine douleur, poète, se promène
Endolorie en les orgues de Barbarie.

V.

AU CLAVECIN

L'âme des violons frissonnait dans le soir ;
Les archets lamentaient la tristesse de l'heure,
Et des massifs profonds et du frêle encensoir
Des fleurs montait la symphonie étrange où pleure

L'âme des violons et l'âme des soleils.
Alors, Elle, dont l'âme était lasse du leurre,
Voulant savoir encor si la chanson meilleure
Sommeillait sous l'ivoire aux languides sommeils,
Parmi l'écho de sa musique intérieure,
Devant l'Erard, pâle et fragile, vint s'asseoir,
Et ses doigts s'attardant sur les touches fanées,
Avec les violons frissonnant dans le soir
Dirent les soleils morts et les jeunes années :

*
* *

Autrefois, j'ai su des éphèbes blonds
Qui priaient la Vierge avec des mains blanches,
Et mêlaient leur âme, aux soirs des dimanches,
A l'âme de l'orgue et des violons.

Ils marchaient, nimbés d'extase fleurie,
Beaux comme l'aurore et comme les lys ;
Leurs fronts étaient ceints de volubilis,
Et leurs regards bleus pleins de rêverie.

De leur âme, ainsi que d'un encensoir,
Vers la chevelure aux torsades rousses
De Jésus, l'ami des âmes très douces,
Voguaient les parfums du rêve et du soir.

*
* *

Autrefois, j'ai su des communiantes
Dont les yeux anciens, pareils au cristal,
Reflétaient l'azur du fleuve natal
Parmi les jasmins et les ménianthes.

Des hampes de lys adornaient leurs mains,
Tiges de candeur hors des mousselines,
Et c'était l'éveil des voix cristallines,
Adorablement, au bord des chemins.

Elles s'en allaient, blanche théorie,
Effeuillant leur âme en pieux élans,
Et toutes disaient des cantiques blancs
A la gloire de la Vierge Marie.

*
* *

Autrefois, j'ai su de chastes baisers,
Des baisers d'enfants, des baisers sans fièvres ;
Nuls désirs mauvais passant par les lèvres,
Sur ces calmes fronts ne s'étaient posés.

J'ai su des lacs bleus, fermés de presqu'îles,
Vers qui s'en venaient, aux soleils couchants,
A deux, les esquifs frêles et penchants,
Au fil enchanteur des ondes tranquilles.

J'ai su les jolis Edens puérils
Où ne croissait pas l'arbre des défenses ;
J'ai su les soleils des blondes enfances,
J'ai su, mais hélas ! où sont les Avrils ?

*
* *

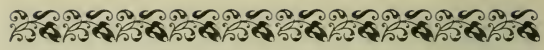
Et ses larmes tombant sur les touches fanées
Pleuraient les soleils morts et les jeunes années.

II.

Ce soir traine là bas sa robe de velours...
Léon Dierx.

O nuit de juin, pourquoi t'es tu faite si belle
Avec ta lune claire et tes astres en fleurs ?
Est ce donc qu'un amant, ô nuit de juin, t'appelle
Tout bas, avec des mots d'amour ensorceleurs,
Que tu te pares de rayons et de couleurs,
Et que l'azur embaume ainsi qu'une chapelle
Où fume et monte en de frissonnantes pâleurs
Le nuptial encens qui fait pâmer les vierges ?
O nuit, pourquoi tant de parfums et tant de cierges ?
Les fleuves sont tout bleus, toutes blanches les berges,
Et languide et lointaine et comme en s'endormant,
La chanson verte des roseaux pleure à la lune
Quelque plainte d'amour triste onduleusement,
Et l'on voit s'égoutter la chevelure brune
Des saules attendris qui pleurent à la lune !

Pourquoi t'es tu faite si belle, ô nuit de juin !
L'odeur blonde, l'odeur des prés, l'odeur de foin,
L'odeur folle, l'odeur d'amour, l'odeur qui grise,
Rôde confusément comme une fièvre, au loin,
Et s'éparpille et se balance avec la brise
Aux cimes d'arbres qu'un rayon de lune irise !
Pourquoi t'es tu faite si belle, ô nuit de juin ?
Est ce donc qu'un amant, ô nuit de juin, t'appelle,
Que ton azur embaume ainsi qu'une chapelle,
Et que tu es avec tes yeux d'astres, si belle ?
Ecoute, ô nuit, voici venir par les chemins,
Au vent d'amour, de belles jeunes femmes blondes
Couronnant avec des roses et des jasmins
Les éphèbes promis aux ivresses profondes :
Et de les voir ainsi, moi, je me tords les mains,
Et je maudis, ô nuit qui t'es faite si belle,
Je maudis ta splendeur impudente et cruelle
Où s'éclaire la grande extase de l'amour,
Et qui luit aussi bien sur ceux là que l'on aime
Et dont les bras sont prêts pour l'étreinte suprême,
Que sur les autres, mes pareils, que le vautour
Insatiable du désir lentement ronge,
Et qui sentent, perdus dans un douloureux songe,
Leur pauvre âme mourir en eux du mal d'amour !



III.

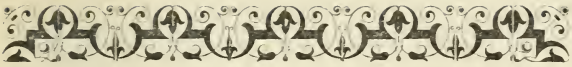
Les Seringats.

Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes.
Charles Baudelaire.

Dans les jardins hantés par la stupeur lunaire,
Quand la nuit se penchant sur le monde qui dort,
Qui dort sous un grand catafalque aux larmes d'or,
Refait pieusement sa veille millénaire,
Et que la lune, tel un blême luminaire
Dont quelque main de femme affaiblit les clartés
Pour ne pas éblouir des yeux de poitrinaire,
Luit douloureusement sur les jardins hantés ;

La nuit, dans les jardins d'été que hante l'ombre,
L'ombre laisse jaillir parfois de tels parfums,
Au roulis frissonnant de la ramure sombre,
Que le rêveur dont tous les amours sont défunts
Sent monter un désir où tout son être sombre :
Un désir inouï, fiévreux et torturant,
D'une torture folle où tout l'être se prend,
Se prend pour fuir un peu le mal exaspérant
De vivre et le regret de ses tendresses vaines
Là bas, vers un nouvel amour si beau, si grand,
Que tout le sang du monde inondera ses veines !
O vous qui souffrez par le rêve et par l'amour,
Le rêve de l'amour fleurit dans les allées,
Fleurit et fleure sous les voûtes étoilées,
Aux pétales naissant avec la mort du jour,
Aux pétales des seringats ! Senteur étrange,
Senteur d'amour, divine et perverse pourtant,
Si divine qu'il semble à l'âme qu'un vol d'ange
S'est abattu sur les buissons et qu'on entend
Dans l'air calme, très loin, traîner sa robe à frange ;
Si perverse qu'il semble aussi rôder dans l'air,
En un tourbillon noir dont l'âme s'épouvante,
Eperdûment, l'essaim des démons de la chair.
O voici par les nuits de chaleur énervante,
Les nuits de juin, les nuits de lune et de baisers,
Voici chanter un chœur sur des rythmes brisés

La grande inquiétude et l'angoisse vivante
Des anciens désirs toujours inapaisés ;
Voici venir sur les ailes de la nuit chaude
L'insatiable et dévorant désir qui rôde,
Qui rôde, ainsi qu'un papillon parmi les fleurs,
Les fleurs d'ombre, les fleurs des seringats troubleurs,
Et va chercher au fond des calices nocturnes,
Mystérieux et blancs, ouverts comme des urnes
Où les astres ont fait descendre leurs pâleurs,
Des philtres inconnus pour les cœurs taciturnes !
Et c'est l'obsession dont la chasteté meurt,
L'anéantissement dans le songe endormeur
Qui fait les chastes, au réveil des sens, si tristes,
Quand le bonheur a fui vers l'ombre et qu'ils sont seuls,
Connaissant désormais la science des mystes,
Dans les jardins où se pâmèrent des glaïeuls !



IV.

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens toi plus tranquille.
Tu réclamais le soir, il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Charles Baudelaire.

L'automne agonisant avec lenteur épanche
Sa tristesse et, du ciel uniformément gris.
Sur la ville qui dort dans la paix du dimanche
Il descend un silence où se meurent les cris.

Comme le ciel la ville est grise et porte en elle
Le deuil provincial des choses sans espoir,
Et rien ne vient troubler cette paix solennelle
Que parfois des frissons de cloches dans le soir.

Ainsi s'enveloppant de ses mélancolies
La vieille ville semble un immense couvent
Dont les moines ayant dit vêpres et complies,
Ne songent plus qu'au ciel dans leur rêve fervent.

Recueille toi de même en ce moment, et tâche,
Mon âme, d'être bonne et sainte sans détour ;
Assez vite, demain, tu redeviendras lâche,
Quand les mauvais désirs naîtront avec le jour.

Cloître toi dans le soir en te vêtant d'automne ;
Abdique l'orgueil vain d'un incomplet savoir :
Pour les âmes en proie à l'ennui monotone
Rien ne vaut la douceur de l'automne et du soir.

V.

Au bord d'un balcon, sous la lune blanche
Dont les jardins clairs boivent les pâleurs,
Une femme blonde est là qui se penche,
Ecoutant monter la chanson des fleurs.

Ses vagues regards épris d'un mirage,
Naviguent sans but sur la nuit d'été...
Aux confins du ciel, là bas, un orage
Darde des éclairs dans l'obscurité.

Elle a dégrafé son corsage rouge
Et tend sa poitrine aux baisers du vent...
L'arbre se balance et la feuille bouge,
Le jardin palpite et semble vivant.

Ses lourds cheveux blonds font un bruit de houle
En s'éparpillant au vent de la nuit.
A quoi rêve-t-elle ? au flot qui s'écoule,
A la nuit qui pleure, au vent qui bruit ?

VI.

Le Soir, l'Amour, la Mort !

O calme soir qui hais la vie et lui résistes,
Quel long fleuve de paix léthargique et d'oubli
Coule dans les cheveux profonds des brunes tristes !

Catulle MENDÈS.

I

CHÈRE, voici le soir qui vient, mes pieds sont las
D'avoir péleriné vers de fugaces grèves ;
Chère, voici le soir qui vient, j'entends des glas
Tinter la fin de mon histoire et de mes rêves.

Chère, voici le soir qui vient, dis moi tout bas
Des mots troublants avec des inflexions brèves ;
Chère, voici le soir qui vient, sous les lilas
Traîne un parfum qu'avec ta robe tu soulèves.

Chère, voici le soir qui vient, ne veux tu pas
M'être le pur ciboire où je boirai des trêves ?
Chère, voici le soir qui vient, ouvre tes bras,
Que j'entende chanter la chanson de tes sèves !

II

Chère, voici l'amour qui vient, dans tes cheveux
Comme en un bois hanté de charmes je me couche ;
Chère, voici l'amour qui vient, chère, je veux
Que la bonne tempête aujourd'hui soit farouche.

Chère, voici l'amour qui vient, donne tes yeux,
Que pour les clore un peu d'un baiser je les touche ;
Chère, voici l'amour qui vient, victorieux,
Chère, voici le grand frisson, donne ta bouche !

III

Chère, voici la mort qui vient, étreignons nous,
Que nous nous en allions ensemble dans l'aurore ;
Chère, voici la mort qui vient, l'amour est doux,
Mais la mort dans l'amour sera plus douce encore.

VII.

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres
Stéphane MALLARMÉ.

O vagabonds du rêve, ô poètes, ô fous
Que le Divin Désir effleura de son aile,
Nous sommes les voyants d'une extase éternelle
Où nous tombons devant la Femme à deux genoux.

Alors la Blanche Illusion descend en nous :
Et c'est tout l'idéal rêvé que garde en elle
La Femme et c'est le ciel qui dort dans sa prunelle
Et le soleil qui flambe emmi ses cheveux roux.

Mais dans la volupté que l'étreinte fait naître,
O pauvres, nous mettons ce qui n'y peut pas être,
Et, le spasme fini, l'extase disparaît.

C'est pourquoi, comme après l'étreinte il ne subsiste
Au corps que lassitude, à l'âme que regret,
Le réveil d'une nuit d'amour est toujours triste.

VIII.

Etre heureux, ma pauvre, comment l'être ?
Quelle porte ouvrir pour voir là bas
Seulement un peu d'aube apparaître ?
Je ne sais pas...

Oh ! dis moi, sais tu ce qu'il faut faire
Pour qu'un peu de bonheur vienne à nous ?
Dis vite : tu vois que je suis, chère,
A tes genoux.

Tu ne dis rien, ma pauvre, tu pleures !
Alors, vrai, tu ne sais pas non plus,
Et tous nos désirs d'aubes meilleures
Sont superflus.

Oh ! qu'il y a de lugubres choses
Eparses autour de nous. Voici
Que des méchants vont tuer les roses
Dans ce soir ci.

Nous n'eûmes jamais l'âme si triste !
Trouves tu pas que c'est trop souffrir ?
Puisque plus d'espoir ne nous assiste,
Veux tu mourir ?

IX.

Attentes

Et c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge,
Et vient mourir au bord de votre éternité.

Charles Baudelaire.

Las ! Consumer la vie en de mornes attentes !
Attendre quoi ? Le soir, la nuit, l'aube, le jour ;
Attendre quoi ? Le flot montant de quelque amour,
Pour y baigner enfin nos fièvres haletantes.

Attendre quoi ? Pourquoi recommencer encor
A tourner dans le cercle où se meuvent nos peines,
Si nous avons appris que les larmes sont vaines,
Qui pleurent l'idéal enfui des âges d'or ?

Las ! Nous n'espérons plus même l'espoir d'un leurre
Suprême où se prendraient nos désirs byzantins,
Et nulle aube ne luit pour nous dans les matins,
Qui nous fasse rêver d'existence meilleure.

Nous allons au hasard des soirs ; nous n'avons plus
D'étoile qui nous guide et qui nous soit un phare,
Et notre âme s'éplore et notre esprit s'effare,
Cependant que nos vœux demeurent superflus.

Comme vivre nous pèse, ô pauvres que nous sommes !
Que le ciel semble gris et lourd sur nos vingt ans,
Et que nous sommes vieux et qu'ils sont attristants,
Tous les rêves derniers des derniers jeunes hommes !

Et nous sommes pareils dans notre désarroi
A ces marins dont les barques désemparées
Dérivent sous l'effort des vents et des marées
Et qui ne sondent plus le ciel qu'avec effroi.

De l'eau, de l'eau partout, et pas de terre en vue
Ni le moindre lambeau de voile à l'horizon,
Et voici qu'un vertige envahit la raison
De ces marins hantés d'une peur inconnue.

Ah ! Quel vent souffla donc la folie et la peur
Sur nous, que nous allons de même à la dérive,
Et que nous n'avons plus de boussole où s'inscrive
Un voyage tranquille au pôle du bonheur ?

Ciel lourd, brumes et pluie ! O les vieilles histoires
Des livres trop savants qne nous avons trop lus !
Les mêmes flux toujours et les mêmes reflux,
La mer, la mer... plus rien... seules, des nuits plus noires !

Aimer quoi ? Rêver quoi ? Mêmes sont les amours,
Que les étreintes soient très longues ou très brèves,
Et d'avance est connu le rêve de nos rêves....
Vraiment c'est à mourir de ces mêmes Toujours !

Seigneur, Seigneur, par les affres de ton calvaire,
Par tes pieds nus saignant aux cailloux des chemins,
Par le trou de ton flanc, par les clous de tes mains,
O Seigneur Christ, veux tu nous dire ton mystère ?

Veux tu, Seigneur Jésus, doux Christ aux cheveux roux,
Ecarter seulement un peu ta chevelure,
Que se lève l'aurore éblouissante et pure
De ta face, et que nous tombions à tes genoux !

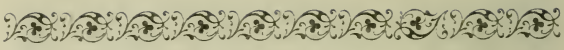
X.

Comme j'errais auprès des flots, la nuit venue,
Je vis que le croissant tout au bord de la nue
Coupait le ciel noirci de sa lame cornue.

Son profil douloureux qu'on eût dit teint de sang
Vers la mer maternelle allait s'amincissant,
Et je voulus alors voir mourir ce croissant.

Or je me demandais, perdu sous les étoiles,
Dans la morne grandeur de cette nuit sans voiles
Où chaque nébuleuse avait tendu ses toiles,

Quel dieu mystérieux saisi d'un rêve amer
Pleurait des confins noirs de l'immobile éther
Cette larme de sang sinistre dans la mer ?



XI.

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.
Charles BAUDELAIRE.

Un matin décembral hérissé de ténèbres,
Peu m'importe dans quel pays, je ne sais où !
Un matin décembral hérissé de ténèbres,
Aux abords d'une gare où sifflait un train fou,
Un frisson singulier irrita mes vertèbres.

Sous la lune un grand fleuve aux eaux couleur de lait,
Vers quelque vague mer de nuit occidentale,
Sous la lune un grand fleuve aux eaux couleur de lait,
Avec un fracas sourd de bête qui détale,
Tout au long des gaz roux sinistrement coulait.

Stupide, je marchais dans la terreur nocturne
Vers la gare plaquée, au centre, d'un cadran ;
Stupide, je marchais dans la terreur nocturne,
Songeant que je n'avais rien vu d'aussi navrant
Que ce fleuve de lait sous le ciel taciturne.

Etreint d'une névrose étrange, je me dis :
« A quoi bon m'avancer plus loin sur cette route ! »
Etreint d'une névrose étrange, je me dis :
« Ce fleuve aux eaux couleur de lait conduit sans doute
» Aux havres merveilleux des anciens paradis.

» C'est routine évidente et signe d'hébétude
» De monter dans un train fait de bois et de fer ;
» C'est routine évidente et signe d'hébétude ;
» Que ce fleuve aille au ciel ou qu'il aille à l'enfer,
» *Toujours doit il aller plus loin que l'habitude !*

« Aux pays d'Idéal mène ce fleuve ci ;
» Les trains bornent leur course à des villes de boue ;
» Aux pays d'Idéal mène ce fleuve ci ;
» Je veux le suivre : ou que j'aborde, où que j'échoue,
» J'aurai trompé le sort et tué mon souci ! »

Je voulus donc, ayant ce rêve en ma prunelle,
Me jeter dans le fleuve aux eaux couleur de lait ;
Je voulus donc, ayant ce rêve en ma prunelle,
Obéir à la voix des eaux qui m'appelait,
Des eaux couleur de lait à la voix maternelle.

Soudain je reculai, pris d'un immense effroi,
Et poursuivis ma route en courant vers la gare ;
Soudain je reculai, pris d'un immense effroi,
Tandis que le cadran, là bas, ainsi qu'un phare,
Trouait la nuit de ses rayons en désarroi.

J'avais vu sur ce fleuve où se complut mon âme,
Mon âme au fil trompeur des eaux couleur de lait,
J'avais vu sur ce fleuve où se complut mon âme,
Voguer dans un rayon de lune violet,
Voguer tranquillement une charogne infâme !

XII.

Il me semble, bercé par un choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part....
Pour qui ? C'était hier l'été ; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

Charles Baudelaire.

Automne, automne, adieu des êtres et des choses
A tout cela qui fut grâce, rire et parfum !
Grâce des yeux, rire des ciels, parfum des roses,
Adieu, les roses vont mourir ! L'été défunt
Au front des mornes soirs n'a pas laissé de trace ;
La trace des chemins sous les feuilles s'efface,
Et les feuilles tournoient leur ronde éperdument,
Comme un vol d'oiseaux roux sous l'infini des nues.

C'est un deuil infini partout ; le firmament
Se vêt d'un gris morose et les voûtes sont nues
Où jadis brillaient tant d'étoiles inconnues.
L'inconnu du désir, l'inconnu de l'espoir
Nous enveloppent de ténèbres ; une brume
Couvre la mer où pas un phare ne s'allume,
Et, lorsque nous voulons encor, malgré le noir,
Marcher vers l'au delà que pleure notre rêve,
Se lèvent sous nos pas des obstacles sans trêve
Et nous désespérons à toujours de savoir
Le mystère endormi dans l'alcôve du soir.
Automne, automne, oh ! Quel est ce chant lamentable
Qu'un vagabond de nuit vient dire à votre seuil ?
Si vous êtes chrétien et d'âme charitable,
Ouvrez, au nom du ciel, et faites bon accueil
A celui là dont l'existence n'est que deuil !
Ouvrez : c'est une femme à l'air inexorable,
Qui, sans vouloir d'aumône entre chez vous et dit :
« Je suis celle que l'on adore et qu'on maudit ;
» La tristesse est mon nom ; je suis inéluctable
» Et je veux de longs mois m'asseoir à votre table. »
Automne, automne, hélas ! Quels sanglots dans le vent,
Dans le vent qui gémit sur les plages désertes !
Naguère encor, c'était un sillage vivant
De cheveux d'or flambant au bord des vagues vertes

Et que la brise, aux soirs splendides, soulevant,
Capricieusement faisait comme des ondes
Ruisseler tout le long des robes vagabondes.
Et maintenant, des belles chevelures blondes,
Des rires, des chansons montant dans l'air subtil,
De tout cela qui fut l'été que reste-t-il ?
Automne, automne, adieu des êtres et des choses
A tout cela qui fut grâce, rire et parfum !
Eté du ciel, été du cœur, tout est défunt,
Et, quant au souvenir du joli temps des roses,
Nature, tu le perds dans tes métamorphoses,
Et toi, cœur attristé, souviens toi, si tu l'oses !
Voici l'ennui qui vient à nous et la langueur
Des soirs d'octobre et la tristesse des ciels pâles ;
Un ennui vague et lent s'infiltre dans le cœur ;
Par les hautes forêts s'éveille un bruit de râles :
Au loin, vers les coteaux enfiévrés de rougeurs,
Monotone, se perd le chant des vendangeurs,
Et le marteau des tonneliers dans les prairies,
Et c'est aussi le temps où l'âme des songeurs
Vendange de mélancoliques rêveries.
Automne, automne, encor quelques jours de soleil,
Quelques reflets d'argent sur le miroir vermeil
Des flots, encor quelques sons doux et clairs de cloches
Aux angelus épars en un ciel encor bleu,

Automne et tu seras l'hiver ! Automne, adieu
Parfumé de douceur où l'on sent que sont proches
Les spleens hallucinants par les soirs pluvieux,
Et les névroses que l'on souffre d'être vieux,
Si vieux, si vieux, à regarder, morne, la pluie
Rayer obstinément la vitre où l'on s'appuie !
A tout cela qui fut grâce, rire et parfum,
Automne, ont dit adieu les êtres et les choses ;
Grâce des yeux, rire des ciels, parfum des roses,
Eté du ciel, été du cœur, tout est défunt :
Voici l'hiver et son cortège de névroses !
Mais l'automne et l'hiver des choses prendront fin,
Et rien ne meurt, au temps des neiges, dans la terre,
Qui ne renaisse et ce n'est point un espoir vain
Que les bulbes, flétris par la saison austère,
Gardent de refleurir sous un soleil divin,
Plus tard, pour être encor la gloire du parterre
Où l'hiver, aujourd'hui, sème ses blancs frimas...

Hélas ! les cœurs flétris ne refleurissent pas !

VERS QUELLES RADES ?

Mon âme est un trois mâts cherchant son Icarie.

Charles BAUDELAIRE.

I.

Ce matin, l'âme déchirée
Par la souffrance qui me mord,
A l'heure où monte la marée
Je suis descendu vers le port.

La jetée où la mer se brise
Par les tempêtes de *noroît*
S'allongeait sans fin, comme prise
Dans l'eau fixe d'un miroir droit.

La lumière inondait les choses,
Et sur les flots sans clapotis
Les voiles semblaient des vols roses
De grands oiseaux anéantis.

Pas un souffle ; une mer étale
Dont les goëlands querelleurs
Sillaient la nappe horizontale
Dans les rayons et les couleurs.

Et mon regard naviguait, triste,
Vers les lointains du large en feu
Où des dentelles d'améthyste
Frangeaient la robe du ciel bleu.....

II.

O pins, vos pieds baignaient dans la fraîcheur des mousses,
Et fiers vous balanciez vos cimes dans le ciel
A l'heure vespérale et chère aux âmes douces
Où le printemps fleurait comme une odeur de miel.

Les lointains se drapaient de mousselines roses ;
Et, dans ce soir de fin de mars où le printemps
Faisait s'épanouir le cœur troublé des choses
Et renaître à l'amour les hommes haletants,

Dans ce soir argenté pâli de brumes bleues,
Il semblait que là bas, pour un retour d'exil,
Claire et vibrante encor malgré les longues lieues,
Résonnât la chanson de marche de l'avril.

C'était comme un réveil partout ; les jeunes pousses
Tremblaient divinement parmi la brise, au bord
Des branches où pendaient encor des feuilles rousses,
Et de nouveau la Vie avait vaincu la Mort.

O pins, j'étais assis sous vos larges ramures
Que berçait d'un frisson léger le vent du soir,
Et j'écoutais là haut bruire vos murmures,
Graves comme un adieu, lointains comme un espoir.

O pins, vos profondeurs s'étaient à peine ouvertes
Pour y laisser fleurir les roses du couchant,
Et vous rouliez parmi l'azur en houles vertes,
Au rythme monotone et lent de votre chant.

Alors, comme la nuit tombait en nappe grise,
Après que le soleil eut fui l'horizon d'or,
Votre murmure, ô pins, s'élargit dans la brise ;
Le chant vogua plus loin, monta plus haut encor...

Maintenant la clameur pleurait, plus désolée ;
Le vent courbait de plus en plus vos troncs altiers
Au dessus d'une triste et solitaire allée,
Et je compris, ô pins, que vous vous lamentiez

En ce soir de printemps, de grâce, de jeunesse
Et d'amour, de rester éternellement verts,
De ne vous sentir point de sève qui renaisse
Aux doux mois, et malgré l'opprobre des hivers,

Vous retrouvant à chaque soir, à chaque aurore,
Tout aussi verts que vous étiez la veille, ô pins,
D'ignorer qu'un printemps, qu'un été vient d'éclore...
Et de toute mon âme alors je vous ai plaints !

III.

Cras amet, qui nunquam amavit ;
Quique amavit, cras amet.
PERVIGILIUM VENERIS.

Un vaste emportement d'aimer dans l'herbe verte...
Victor HUGO.

HEUREUX, heureux ceux qui feront l'amour ce soir !
La chanson du printemps s'éveille sous les branches,
Et le cœur sans amour songe des femmes blanches
Qui s'en viendront parmi les lilas blancs s'asseoir.
Aimez vous avant que votre âme ne soit lasse ;
Aimez vous, chaque fleur, vers le printemps qui passe,
Balance les parfums de son riche encensoir.

Aimez vous ; il n'est rien de meilleur sur la terre
Que, dans l'entraînement des sens inapaisés,
De lier l'idéal aux grelots des baisers ;
Etanchez dans l'amour la soif qui vous altère
D'astres nouveaux au fond d'un nouveau firmament ;
Aimez vous, au jardin de l'amour seulement
On peut cueillir la fleur de l'éternel mystère.

Aimez vous ; un désir s'envole des buissons ;
Aux souffles chauds sur leurs pétales blancs et lisses
Les fleurs, lourdes d'amour, ont ouvert leurs calices.
Les parfums, les couleurs, les formes et les sons
Vous vêtent d'un manteau de brume fraternelle ;
Aimez vous, le soir bleu vous frôle de son aile
Et jette autour de vous comme un bruit de chansons.

Aimez vous ; l'amour seul est la raison de vivre ;
L'idéal tant rêvé ne luit pas autre part.
Pour tous ceux qui, hantés de quelque grand départ,
Rythmèrent leur désir sur les pages d'un livre ;
Et, dans le spasme fou que l'amour a béni,
O rêveurs, sachez bien que c'est tout l'infini,
Toute la terre et tout le ciel dont on s'enivre.

Aimez vous ; unissez le rire et les sanglots.
Faites que votre amour chante à la fois et pleure,
Sans chercher à savoir par quel merveilleux leurre
Le seuil s'entr'ouvre ainsi des grands paradis clos ;
Vibrants, faites éperdument vibrer vos moëlles,
Et que, s'élargissant toujours jusqu'aux étoiles,
Vos râles de plaisir emplissent les échos.

Aimez vous ; oubliez le temps comme l'espace
Dans un baiser, dans un frisson, dans un soupir ;
Ne sachez plus si vous vivez, croyez mourir !
Soyez rêve, soyez jeunesse, soyez grâce,
Et, dressant sur un fond de songe radieux
Votre amour, méprisez, étant devenus dieux,
L'humanité qui meurt et le monde qui passe.

Aimez vous ; enlacez vos corps jeunes ; il sourd
On ne sait quel frisson voluptueux et triste
De cette extase universelle qui persiste,
Enveloppant le trouble ému des fins de jour ;
Aimez vous, yeux fermés, voix dans le spasme éteintes,
Jusqu'à ce que vos corps étant rompus d'étreintes,
Vous ne soyez plus bons au rythme de l'amour.

Aimez vous ; absorbez en vous toutes ces choses
Dont se pare l'orgueil des jardins lumineux ;
Faites fleurir en vous ce qui fleurit en eux,
Et fièrement croyez à des métamorphoses
Où, formés de parfums et vêtus de couleurs,
Vous vaguerez parmi des parcs ensorceleurs,
Mangeant la chair des lys, buvant le sang des roses !

Aimez vous ; moi, je sais des âmes sans amour
Où demeure l'ennui de vivre et que dévore,
Ce soir, le mal de se sentir seules encore.
Plus que jamais elles s'attristent au retour
Du printemps, et, de voir fleurir les asphodèles
Et revenir par vols joyeux les hirondelles,
Leur mal est plus tenace et leur ennui plus lourd.

Aimez vous ; moi, je sais des âmes douloureuses
Qu'un rêve encor, ce soir, va consumer en vain
Dans l'espoir renaissant de quelque amour divin.
Oh ! Quand vous aurez fait pâmer les tubéreuses
En troublant leur sommeil du bruit de vos baisers,
Quand vous serez repus, quand vous serez grisés,
O vous les amoureux et vous les amoureuses ;

Quand vous aurez connu l'ineffable douceur
De se perdre dans des chevelures profondes ;
Quand vous aurez vécu la gloire des chairs blondes ;
Quand, d'un mot de l'amant à l'amante : « Ma sœur, »
Vous aurez apaisé la tempête charnelle,
Et lorsque, lèvre à lèvre et prunelle à prunelle,
Vous aurez assouvi le désir obsesseur,

Ayez, après l'amour, à cette heure si tendre
Où l'âme s'agrandit dans le calme des sens,
Ayez un souvenir, ô beaux adolescents,
Pour des larmes que nul de vous ne voit répandre,
Et, sortant de l'extase où vous serez plongés,
Avec une pitié vague et triste songez
Aux âmes sans amour qui se meurent d'attendre.

IV.

Viviane, la fille onduleuse aux crins d'or.
Jean Lorrain.

Blonde et diaphane
Comme Viviane,
Par ton charme exquis
Tu m'as conquis,

Et, de lys coiffée,
Ainsi que la fée
Au geste félin
Fit de Merlin,

Sous les neiges fines
Des fleurs d'aubépines
Tu m'as enfermé
  Au mois de mai.

J'avais mis ma tête
Où bat la tempête
De mes désirs fous
  Sur tes genoux ;

Sous les feuilles vertes,
Aux strophes ouvertes
Des vers que tu sais,
  Tu me berçais ;

Avec des bruits d'ailes
Les strophes fidèles
Enivraient mon cœur
  D'une langueur ;

Te penchant, câline,
Comme un lys s'incline,
Au fond des forêts
  Tu me narrais

La légende ancienne
De la magicienne
Au geste félin
    Et de Merlin !

Et depuis, je t'aime
Pour la lueur blême
De tes yeux pervers
    Où je me perds.

Je ne sais plus lire
Que dans ton sourire ;
Je ne suis joyeux
    Que par tes yeux.

Ma vie est la tienne ;
Rien qui m'appartienne
Ne demeure en moi
    Si ce n'est toi,

Et mon âme sombre
Ne se plait qu'à l'ombre
De tes cheveux blonds
    Follement longs.

Blonde et diaphane
Comme Viviane,
Par ton charme exquis
Tu m'as conquis,

Et, de lys coiffée,
Ainsi que la fée
Au geste félin
Fit de Merlin,

Sous les neiges fines
Des fleurs d'aubépines
Tu m'as enfermé
Au mois de mai !

V.

Les yeux bleus de l'aimée enferment tout le ciel
Et ses bras amoureux ont clos toute la terre.

Louis Tiercelin.

Le jour où tu seras aimé, poète triste
Qui souffres de ne l'être pas,
Quand le premier baiser auquel nul ne résiste
Aura chanté sur ton front las ;

Quand tu verras éclore en ton âme inquiète
Le songe qui te fut si cher,
Et que la bien aimée apaisera, poète,
Le mal dont languissait ta chair,

Choisis, pour y cacher le bonheur de ton rêve,
Loin de la rumeur des vivants,
Quelque maison petite et basse sur la grève,
Dans un port à l'abri des vents ;

Dans un port entouré de maisonnettes blanches,
Aux volets verts et jamais clos,
Où, par les frais matins de printemps, des pervenches
Ouvriront leurs yeux près des flots ;

Dans un doux port tranquille et sillonné de voiles
Toutes blanches sur l'horizon,
Où, la nuit, la chanson divine des étoiles
T'arrivera dans un frisson !

Et là, dans le logis choisi selon ta guise,
Avec l'aimée enferme toi,
Et que l'amour, et que la solitude exquise
Soient tes seuls hôtes sous ce toit !

Sois heureux d'être aimé, car l'amour c'est la vie,
Et le ciel n'est ouvert qu'à ceux
Qui surent trouver la chimère poursuivie
Entre deux bras et dans deux yeux.

Qu'au bruit des flots chanteurs que laboure l'étrave
Monte quelque chose d'amer
Dans ton amour ; qu'il soit silencieux et grave,
Quand tu contempleras la mer.

Souviens toi que l'amour joyeux passe et s'envole
Comme passe le temps des fleurs,
Et mêle à tes enlacements de chair frivole
Un peu de ce qui fait les pleurs.

Et, le soir, quand l'amour enfleurira ton âme,
Et que s'étoilera le ciel,
Pense à tous ceux dont le malheur d'amour réclame
Un souvenir essentiel ;

Et tous les deux, l'aimée et toi, penchés vers l'onde,
Priez chaque soir désormais
Pour ceux qui ne sont pas aimés d'une Enfant Blonde,
Et qui ne le seront jamais !

VI.

O belle jeune fille blonde
Dont le regard pur, clair et bleu,
Si vague entre le ciel et l'onde,
Avait l'air de mourir un peu,

Toi dont la sveltesse d'Anglaise,
Sous ton casque de cheveux d'or,
Comme les pins de la falaise
Ondulait au souffle du Nord,

O jeune fille en qui mon rêve
Reconnut la chère âme sœur
A l'heure où là bas, sur la grève,
Le soir tombait plein de douceur,

Tes yeux avec indifférence
Vinrent au devant de mes yeux,
Sans te douter de la souffrance
Qu'alors tu faisais naître en eux !

Près de moi tu t'étais assise,
O jeune fille, sans savoir...
Nous rêvions et sur la mer grise
S'épandait le charme du soir ;

La mer s'enlinceulait de brume ;
Tu frissonnais sous ton manteau ;
Autour de nous, une amertume
Tombait du ciel, montait de l'eau.

Et, de ce moment là, ma vie
S'est faite ta vie, à jamais,
Et le souvenir me confie
Que depuis longtemps je t'aimais.

Je ne sais rien de toi, pas même
Ton nom, Nelly, Maud ou Sybil ;
Mais, vois tu, depuis que je t'aime,
Mon âme n'est plus en exil.

Je t'aime, ô jeune fille blonde,
Et dans mon rêve j'aperçois
Ta chevelure vagabonde,
Si loin maintenant que tu sois !

Si loin, si loin, pense à moi, pense
A celui qui, l'air abattu,
Te contemplait avec souffrance,
Et peut-être comprendras tu !

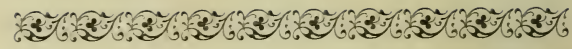
Demain c'est la Christmas, la fête
Des grandes touffes de gui vert ;
Dans ta demeure où l'on s'apprête,
Chaque mur en est recouvert.

Demain, tu seras rose et blanche
Sous toutes ces touffes de gui ;
Que leur chevelure se penche
Vers ton beau sourire alangui !

Pour moi, je serai seul et triste,
Comme on est triste vers le soir,
Lorsque le vieil ennui persiste
Et que l'âme s'emplit de noir.

Mais toi, du milieu de ta joie,
Vers mon cœur laisse s'en venir,
Comme une fleur que l'on envoie,
Un peu de ton cher souvenir.

Une angoisse est dans ma pensée
Comme un portrait dans mon regard :
Pour que tu sois ma fiancée,
O jeune fille, est il trop tard ?



VII.

A celle qui doit être blonde

Speak to me! I have wander'd o'er the earth,
And never found thy likeness. Speak to me!
BYRON *(Manfred).*

I.

Toi qui dois être blonde, écoute :
Si je savais un horizon
D'où l'on vît rubanner la route
Qui mène jusqu'à ta maison,

Si je savais où tu habites,
Où ton frais regard souriant
S'encadre dans les clématites,
Vers le couchant ou l'orient ;

Fût ce au bout du monde, n'importe !
A travers plaines et forêts
Pour venir frapper à ta porte
Tout de suite je partirais.

Il resterait du sang, peut-être,
Aux empreintes de mes pieds nus,
Mais, sûr de te voir apparaître,
Mon désir ne saignerait plus.

Et je cherche en vain la demeure
Où tendre et bonne, tu m'attends ;
Où ton rêve ingénu me pleure,
N'est ce pas, depuis bien longtemps...

*
* *

Si tu savais comme je souffre,
O mignonne, et quel désespoir
Me prend d'être seul et quel gouffre
S'ouvre en moi quand descend le soir.

Oh ! j'ai tant besoin que tu m'aimes,
Que tu me dises de ces mots
Qui me seront, toujours les mêmes,
Comme un baume pour tous les maux.

Et ce qui fait que la détresse
Où je sombre est plus grande encor,
C'est de sentir que ma tendresse
Est un inutile trésor.

Et de penser que tu existes
Et pourtant que tu ne viens pas,
Je suis comme ces enfants tristes
Qu'on entend sangloter tout bas !

*
* *

Ce sera l'heure où le soir tombe,
Un soir doux et triste à la fois :
Je t'appellerai ma colombe
Et j'aurai des pleurs dans la voix.

Tu me répondras de ces choses
Qui laissent le désir douteux,
Et le trouble des soirs moroses
Nous envahira tous les deux.

Car nos deux âmes affligées
De se reconnaître si tard,
Dans la douleur seront plongées
Comme au soir de quelque départ.

Et, las de caresses intimes,
Nous pleurerons en causant bas
Sur tous les soirs que nous perdîmes
Quand nous ne nous connaissions pas !

VIII.

I.

Le soir traîne là bas des suaires de brume ;
La tristesse des mers chemine vers le ciel,
Et l'esprit plein de doute et le cœur plein de fiel
S'égarent sur les flots où nul feu ne s'allume.

« Ohé ! Mousse couché sur le gaillard d'avant,
« Grimpe en hâte jusqu'au sommet de la mâture,
« Et fouille l'horizon pour voir si d'aventure
« Quelque terre inconnue apparaît sous le vent. »

Et, du haut de la hune étroite qui surplombe,
Aux marins anxieux qui guettent sur le pont
Le mousse d'une voix prise de peur répond :
« Je ne vois que la mer et que la nuit qui tombe. »

II.

Le matin rose et bleu frissonne à l'orient
Et l'on voit voltiger à la cime des ondes
De longs déroulements nacrés d'écharpes blondes
Que le soleil au loin déploie en souriant.

Marins qui ne savez encor vers quelles rades
Vous portera l'effort du vent et de la mer,
Marins à qui le soir de brume était amer,
Marins, marins, nos cœurs changeants sont camarades.

La même inquiétude emplit aux fins de jour
Ceux qui naviguent sur la mer et sur le rêve,
Et leurs yeux voient s'enfuir les mirages de grève
A l'horizon confus dont ils ont fait le tour.

Mais luise après les nuits lourdes et sans étoiles
Le soleil reflété dans les eaux, clair miroir,
Et les voilà buvant le vin fort de l'espoir
Et dans l'aube nouvelle orientant leurs voiles !

Cœurs de marins et cœurs de poètes sont prompts
A revivre à nouveau l'espérance insensée,
Et, pour qu'un flux de rêve inonde leur pensée,
Il suffit d'un rayon de soleil sur leurs fronts.

Tristes pareillement à l'heure où le soir tombe,
Chaque soleil levant leur fleurit l'âme un peu
Du songe d'entrevoir par quelque matin bleu
Un rameau d'olivier au bec d'une colombe !

*
* *

O vers, envolez vous ! Strophes, l'une après l'une,
Suivez les chemins bleus de l'éther familier !
Papillons d'idéal, aile blonde, aile brune,
Où mon cœur de poète à toujours est lié,
Voltigez en flocons de songe, aux clairs de lune !
Heureux, ô vers, si vous avez cette fortune
D'éveiller par le seul baiser des mots, au fil
D'une chanson d'amour lointaine et vagabonde,
Le rêve qui dormait dans les beaux yeux d'exil
De quelque jeune femme exquise, frêle et blonde !

TABLE

—

Pages.

*** Pour ceux que l'idéal tourmente et qu'inquiète. 1

DÉPARTS

I. Les Houles 5
II. Départ. 7
III. Le Vapeur 10
IV. La lune incendiait le grand boulevard blanc. . 20
V. Ad faces 23
VI. Ton mouchoir 28
VII. Comment t'appelais tu, femme, et d'où venais tu ? 31
VIII. Peines d'automne 36

CHANSONS DE BORD

I. Quand je menai vers toi la fête de mes vers. 45
II. Nous te saluons, Maître, et nous te vénérons. 49
III. Matin d'avril à l'hôpital. 51
IV. Etrange au front des soirs d'or et de sang fleuris. 54
V. Comme au dehors un lourd soleil chauffait la rue. 56
VI. Quand le soleil nous dit adieu. 57
VII. Avril fleurit chaque verger. 59
VIII. En amour, de toutes les grâces. 61
IX. Ta main, ta main, je veux te suivre. . . . 62
X. Depuis que tu m'as dit : J'aime ta poésie. . . 65
XI. Je me souviens du béret blanc que vous portiez. 67
XII. Ton corps est un paradis. 69
XIII. Les jours de souvenir où j'évoque des yeux. 71
XIV. Tout un soir, en suivant un chemin. . . . 73
XV. C'est une ville triste et morte 75
XVI. Jeux d'ironie : Fin de siècle. 77
Conseils. 79
Pour. 81
Pour vivre. 84
XVII. Sextines : Dans les nuits. 86
Dans les aubes 88
Dans les midis 90
Hymne du vers. 92

XVIII. La Légende des Etoiles 95

HOULES DE BRETAGNE

I. A Brizeux. 101
II. Pour la Bretagne 103
III. Le chant des trépassés. 107
IV. Vers Arthur et vers Merlin 111
V. Dans la bruyère. 122
VI. Chant royal de l' « Hermine ». 127
VII. Prologue d'ouverture. 131
VIII. Le Kreisker. 136

HOULES DE NUIT

I. Symphonie vespérale : Dans le jardin. . . . 143
Sur le seuil. 145
A la fenêtre. 145
Orgues de barbarie. . . 146
Au clavecin. 148
II. O nuit de juin, pourquoi t'es tu faite si belle. . 152
III. Les seringats. 154
IV. L'automne agonisant avec lenteur épanche. . 157
V. Au bord d'un balcon, sous la lune blanche. . 159
VI. Le soir, l'amour, la mort. 160
VII. O vagabonds du rêve, ô poètes, ô fous. . . 162
VIII. Etre heureux, ma pauvre, comment l'être ? . 164
IX. Attentes. 166

X. Comme j'errais auprès des flots, la nuit venue. 169
XI. Un matin décembral hérissé de ténèbres . . 170
XII. Automne, automne, adieu des êtres et des choses 173

VERS QUELLES RADES ?

I. Ce matin, l'âme déchirée 179
II. O pins, vos pieds baignaient dans la fraîcheur des mousses 181
III. Heureux, heureux, ceux qui feront l'amour ce soir 184
IV. Blonde et diaphane 189
V. Le jour où tu seras aimé, poète triste. . . . 193
VI. O belle jeune fille blonde. 196
VII. A celle qui doit être blonde. 200
VIII. Le soir traîne là bas des suaires de brume . . 204
*** O vers, envolez vous ! Strophes, l'une après l'une. 207

Achevé d'imprimer

le dix Décembre mil huit cent quatre-vingt-treize

par

LEMERCIER & ALLIOT

à NIORT

pour

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

à PARIS.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

160475

CE

CE PQ 2603
.E25H6 1894
COO BEAUFILS, ED LES HOULES.
ACC# 1229908

Les Reliure
TÉL. (819) 686-
(MTL) 255-

a39003 003960787b